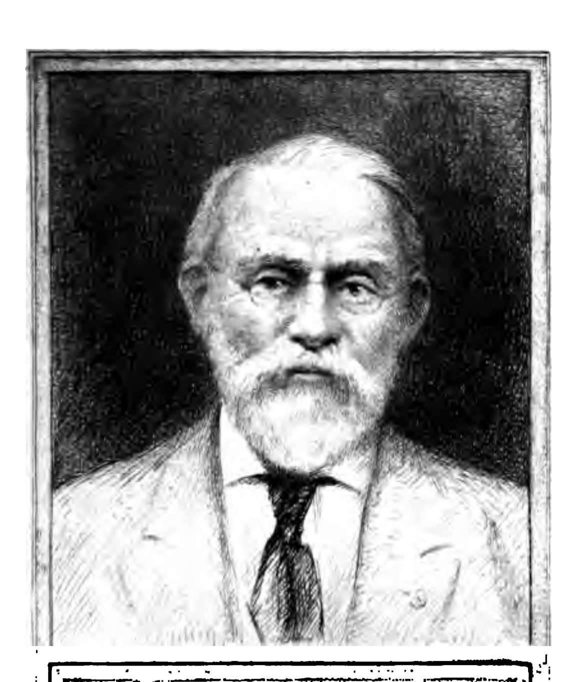


Dernier Volume de la Collect.
Ce journal a cessé de paraître
après le mois de 7bre 1762.



JOURNAL ÉTRANGER.

SEPTEMBRE 1762.

DEDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

On souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Coppenhague, . . .	Chevalier.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.

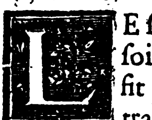


JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

UBER das erhabene und naïve in den schouen Wissenschaften.

« DU ſublime & du naïf dans les » Belles-Lettres. Par M. *Moſès* ».



LE ſeul ouvrage de Longin qui ſoit parvenu juſqu'à nous, ſuffit pour juſtifier les éloges extraordinaires qu'ont accordés à ce Critique les Grammairiens, les Orateurs & les Philoſophes. En traçant les loix du ſublime, il s'eſt montré ſublime lui-même. Cependant, quelqu'admirable, quelqu'utile que ſoit ſon ouvrage, nous ne ſaurions nous empêcher de

regretter la perte de celui que Longin nous apprend lui-même que Cecilius avoit composé sur la même matiere. Cecilius, à la vérité, n'avoit ni envisagé ni traité grandement son objet : mais il s'étoit efforcé d'en faire connoître la nature; il avoit exposé au long ce que c'est que le *sublime*; au lieu que Longin qui supposoit sans doute que la définition en étoit connue, s'est uniquement attaché à présenter les moyens par lesquels nous pouvons parvenir à le sentir, à le discerner & même à l'acquérir. Ainsi ce que cet objet a de plus essentiel nous manque encore, je veux dire sa définition exacte : quelques traducteurs du traité du *sublime* ont essayé de suppléer au silence de Longin, quant à cette partie; mais que nous ont-ils appris ?

Peut-être, dit M. Moses, ce sujet a-t-il été un peu plus éclairci dans les principes généraux que nous avons posés dans notre dissertation sur les sources des Beaux-Arts (*a*); peut-être même a-t-on pu y puiser l'idée du *sublime* qui, comme dit Longin, met le com-

(*a*) Voyez notre Journal de

ble à la perfection dans les ouvrages d'esprit. Nous y avons établi que l'*expression parfaite & sensible de la perfection* constituoit l'essence & le principe des Beaux-Arts : or nous appellons *sublime* une chose qui, par son degré extraordinaire de perfection, est capable d'exciter l'admiration ; & dans ce sens, la signification de ce mot s'étend bien loin au-delà de la sphere des Belles-Lettres. On nomme *Dieu* le plus sublime des êtres ; nous appellons *sublime* une vérité, lorsqu'elle concerne un être très-parfait, tel que *Dieu*, l'*ame*, l'*univers* ; ou quand sa découverte a exigé des méditations profondes & un grand effort mental.

Il suit de-là que le *sublime* dans les Belles-Lettres & les Beaux-Arts doit consister dans l'*expression sensible d'une perfection, qui excite l'admiration.*

Ce sentiment agréable que nous appellons *admiration*, n'est autre chose que la connoissance subite & *contemplative* (*a*) d'une très-grande perfec-

---

(*a*) Avoir la connoissance contemplative d'une chose, c'est, selon l'Auteur, se représenter l'objet plus vivement que le signe. La

admire la grandeur de ses idées, son génie, son imagination & les autres facultés de son ame, dont l'empreinte est gravée dans ses ouvrages.

Cette distinction nous conduit à déterminer jusqu'à quel point le *sublime* est susceptible des ornemens de l'expression, & dans quel cas il en rejette l'usage; nous commencerons par ce genre de *sublime* dans lequel l'admiration résulte de l'objet considéré en lui-même.

Les perfections extérieures sont d'une valeur trop légere pour pouvoir exciter l'admiration du sage : ainsi la richesse, le luxe, la considération & le pouvoir, dénués du mérite, seront exclus à juste titre du *sublime* ; car « les » choses, au mépris desquelles quel» que grandeur est attachée, dit très» ingénieusement Longin, ne peuvent » avoir en elles rien de grand ». Aussi admirons-nous bien moins ceux qui possedent de grandes richesses, ou qui sont revêtus de grandes dignités, que ceux qui pouvant les posséder, les ont rejettées par grandeur d'ame. Il résulte du peu de valeur de ces perfections extérieures, que dans l'architecture &

dans les décorations théâtrales, le *sublime* consiste principalement dans la simplicité.

Les perfections purement corporelles, telles qu'une force extraordinaire sans courage, une belle physionomie dont les traits n'annoncent qu'un homme ordinaire, une souplesse singuliere dans les mouvemens des membres, peuvent, il est vrai, exciter notre admiration jusqu'à un certain degré, mais jamais elles ne nous font naître ce ravissement que produit l'admiration des perfections de l'esprit. Un grand génie, des sentimens au-dessus du vulgaire, une imagination vive & féconde jointe à une extrême sagacité, & en général toutes les grandes qualités de l'esprit; tels sont les objets qui s'emparent de l'ame & l'élevent, pour ainsi dire, au-dessus d'elle-même (*a*); la surprise qu'ils nous causent

(*a*) « Semblable à la foudre, le *sublime*, » dit Longin, lorsqu'il éclate à propos, a déja » tout renversé ». Nous observerons à ce sujet que dans la traduction de M. Despreaux, ce beau passage est entierement énervé. *Le sublime*, dit-il, *quand il vient à éclater où il faut, semblable à un foudre, renverse tout*.

enchaîne tellement notre attention, que nous les considérons quelque tems sans être distraits par aucune autre idée; car si cette situation de l'ame acquiert de la durée, elle prend le nom d'ÉTONNEMENT.

Le feu de l'admiration s'amortit lorsqu'elle n'est pas entretenue par la chaleur d'un sentiment doux & tranquille; on peut alors la comparer à l'éclair qui brille & s'éclipse au même instant; mais lorsque nous sommes attachés à la personne qui fait l'objet de notre admiration, ou lorsqu'elle excite notre compassion par des maux qu'elle n'a point mérités, alors l'admiration & le sentiment remplissent alternativement notre ame; nous souhaitons, nous espérons, nous craignons pour l'objet de notre amour ou de notre pitié, nous admirons sa grande ame qui s'éleve au-dessus de l'espérance & de la crainte. L'Artiste dont la magie a su mettre notre esprit

Comment cet excellent Critique n'a-t-il pas senti que Longin n'avoit employé le prétérit que pour mieux peindre l'effet puissant & rapide de la foudre?

dans cette ſituation, a atteint le but de ſon art. C'eſt, diſoit un ancien Philoſophe, un ſpectacle digne des regards & de l'attention de la Divinité, que le ſage luttant avec la mauvaiſe fortune : *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, ecce par Deo dignum*, VIR FORTIS CUM MALA FORTUNA COMPOSITUS (*a*).

Tels ſont les principaux genres d'admiration, entant qu'elle eſt produite par l'objet même, ſans qu'il ſoit néceſſaire que l'habileté de l'Artiſte y contribue. Examinons juſqu'à quel dégré ces genres peuvent admettre les ornemens de l'expreſſion.

Le vrai *ſublime* occupe tellement les facultés de notre ame, qu'il fait diſparoître toutes les idées acceſſoires qui peuvent l'accompagner. Tel le ſoleil brille ſeul dans l'eſpace ; ſa lumiere abſorbe toutes les lumieres. Au moment où le *ſublime* éclate, ni l'eſprit ni l'imagination ne travaillent à nous diriger vers d'autres idées : que celui qui

(*a*) Senec. *de Providentia*, c. II.

par conséquent privé de mouvement & de chaleur; au lieu que cette action sensible, *Dieu dit*, & l'objet particulier, *la lumiere*, présentent une image pleine de force & de vie. Dans cette belle & sublime pensée,

Reges in ipsos est imperium Jovis,
Cuncta supercilio moventis.

substituez au mot *supercilio*, *mente* ou *voluntate*, au lieu de *moventis* mettez *regnantis*, en changeant ces idées sensibles en idées abstraites, vous verrez s'éclipser une partie du *sublime*. Ce signe tout-puissant *supercilio*, cet effet sensible *moventis*, peignent à notre imagination la grande image du Jupiter de Phidias; nous voyons face à face, si j'ose m'exprimer ainsi, le Souverain des dieux & des hommes, qui d'un seul mouvement de tête fit trembler tout l'olympe:

Qui totum nutu tremefecit Olympum.

Dans le passage suivant d'Horace,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

le danger où se trouve le sage est par-

faitement dépeint; mais l'état de son ame, qui doit particulierement exciter notre admiration, n'est exprimé que par un seul mot, *impavidum.* Lisez

Si fractus illabatur orbis,
Justum & tenacem propositi virum
Impavidum ferient ruinæ.

Qu'est devenu le sublime de la pensée & de l'image? Cette circonlocution déplacée a trop long-tems suspendu dans le lecteur l'impatience & la curiosité; elle a laissé le feu de l'attente s'amortir.

On trouve la même pensée dans le Psalmiste qui peut-être s'est exprimé avec encore plus de dignité qu'Horace:

« Quand la terre s'écrouleroit & que » les monts se précipiteroient dans la » mer, nous ne craindrons rien ».

Le danger est décrit ici avec autant d'étendue, mais avec plus de vérité que dans Horace. Peut-on exprimer d'une maniere plus simple & plus naïve l'effet de la confiance en Dieu, que par ces mots, *nous ne craindrons rien*, pour lesquels l'hébreu n'emploie pas plus de trois syllabes.

Remarquons en passant le choix des expressions de ces deux grands Poëtes, s'il est permis de les mettre en parallele. Horace décrit l'état de l'ame d'un Stoïcien qui, frappé & convaincu de l'enchaînement nécessaire des effets avec les causes, s'est endurci contre tous les malheurs : son sage peut, il est vrai, devenir la victime du mal ; mais il l'endurera sans crainte & sans étonnement, il verra l'univers se dissoudre & tomber en éclats sur sa tête, mais il ne tremblera pas ; il a tout prévu. Le Poëte sacré dépeint au contraire l'état du juste qui se repose pleinement en Dieu ; il peut à la vérité s'épouvanter à l'aspect d'un danger imprévu qui le menace, mais il pense à Dieu & il cesse de craindre.

Il est des choses si sublimes & si parfaites de leur nature, qu'aucune pensée finie ne peut y atteindre, & qu'elles ne sauroient être dignement exprimées par aucun signe, par aucune image : *Dieu*, par exemple, *l'univers*, *l'éternité*, &c. C'est alors que l'Artiste doit rassembler toutes les forces de son génie pour trouver l'expression la plus propre à exciter *contemplativement* en

tous ces idées infiniment sublimes. Il doit d'autant plus s'y appliquer, que la chose représentée sera toujours au-dessus des signes qu'il employera, & que par conséquent, quelque force, quelque *plénitude* qu'il donne à son expression, elle restera foible en comparaison de l'objet. Le Poëte sacré s'écrie :

« Seigneur, ta miséricorde s'étend » au-delà des cieux, & ta vérité au-» delà des nues; ta justice est comme » les montagnes de Dieu; ta puissance » est un abîme sans fond ».

M. de Haller dit, en parlant de l'éternité : « La pensée dans son vol » rapide, plus prompte cent fois que le » vent, le son, le tems, les aîles mê-» mes de la lumiere, se fatigue à te » parcourir & désespere d'atteindre » jamais tes limites ». Par cette image sublime, le Poëte ne semble-t-il pas avoir trouvé la mesure la moins disparate de l'infini même ?

Une grande partie de l'art du Poëte consiste à laisser beaucoup à penser, à réveiller l'attention par des vers à-demi-remplis, par une chûte interrompue, ou au moyen d'un vers qui

finit par un monoſyllabe. De telles ſuſpenſions de cadence émeuvent le lecteur; il brûle de voir la fin & trouve dans la penſée actuelle de quoi penſer lui-même. Les paſſages ſuivans en ſont un exemple :

Ne dubita, nam vera vides... Æn. III. v. 316.

Conſtitit Anchiſa ſatus & veſtigia preſſit,
Multa putans. Ibid. VI. 330.

Hoſtes crebri cadunt, noſtri contrà ingruunt;
Vicimus vi feroces.
Plaut. Amphytr. act. 1, ſc. 1, v. 82.

\- - - *manet imperterritus ille,*
Hoſtem magnanimum opperiens, & mole ſuâ
ſtat. Æn. X. 77.

Supremamque auram ponens caput, expiravit (a). Vida.

(a) M. Moſes cite ici deux paſſages allémands que nous ſupprimons; parce qu'il eſt impoſſible de rendre l'effet qu'ils produiſent dans leur langue originale; ces ſortes de réticences ou de ſuſpenſions ſont inconnues dans notre langue dont la proſodie eſt trop peu ſenſible & la verſification trop monotone & trop bornée, pour pouvoir les y admettre. Nous traduirons cependant le paſſage de M.

On trouve un chef-d'œuvre de ce genre dans le cinquieme chant de la Messiade, où le Poëte interrompt le vers au milieu de la pensée la plus sublime, pour laisser au lecteur le tems d'en embrasser toute la grandeur ; voici comme il s'exprime :

« Dieu tourna ses regards sur lui-» même, sur le mode des esprits, qui » lui restoit fidele, sur le pécheur, sur » le genre humain ; alors entrant en » courroux, il s'éleva sur le Tabor & » étendit sa main sur la terre conster-» née, *de peur qu'en sa présence elle ne* » *s'anéantît* (a) ».

Avec combien d'art & de sagacité le Poëte a-t-il substitué *vergieng* à *vergehe*, afin de faire mieux sentir l'interruption de la cadence, quoique *vergehe* eût été plus conforme aux loix de la grammaire !

Klopstock, que l'Auteur va citer, afin de ne faire perdre au lecteur que le moins qu'il sera possible, & que d'ailleurs il s'y trouve une idée très-sublime, jointe à l'harmonie des vers.

(a) *Dass er nicht vor ihm vergieng.*

ſentimens eſt ſuſceptible des plus riches ornemens de l'expreſſion ; toutes les reſſources de l'éloquence doivent être employées à mettre dans leur plus grand jour les raiſons oppoſées : tel qu'un vaiſſeau battu par les vagues, l'ame irréſolue du Héros, pouſſée tantôt d'un côté tantôt d'un autre, attache vivement notre attention, juſqu'à ce qu'enfin il reconnoiſſe la voix de la vertu qui l'arrache à ſon incertitude. Dès-lors tous les doutes diſparoiſſent, tous les obſtacles ſont vaincus, ſa réſolution eſt invariablement priſe, & rien ne peut déſormais l'ébranler.

De-là l'origine & les grands effets des monologues qui dans ces derniers tems ont été ſubſtitués aux chœurs de la tragédie ancienne. Les monologues d'Auguſte dans *Cinna* (1), de Rodogune dans la tragédie de ce nom (2), d'Agamemnon dans *Iphigénie* (3), de Caton dans la tragédie d'Addiſſon (4), d'Enée dans la *Didon* de Mé-

(1) Act. 4, ſc. 3.
(2) Act. 3, ſc. 3.
(3) Act. 4, ſc. 3.
(4) Act. 5, ſc. 1.

taſtaſe

taſtaſe (5), ſont des chefs-d'œuvre dans leur genre ; mais le fameux monologue d'*Hamlet* dans Shakeſpear (6) les ſurpaſſe tous. Ce morceau eſt trop connu pour avoir beſoin d'être cité.

Parmi les différentes eſpeces de *ſublime*, celui des paſſions exige l'expreſſion la plus ſimple. Quand l'ame eſt tout-à-coup ſaiſie d'épouvante, de repentir, de colere ou de déſeſpoir, elle eſt toute entiere au ſentiment qui l'affecte ; tout ce qui tend à l'en diſtraire devient pour elle un ſupplice : occupés de la quantité d'idées qui ſe préſentent à nous au moment d'une affection violente, qui ſe preſſent pour chercher une iſſue, & que la bouche ne ſauroit exprimer toutes à la fois, nous héſitons & nous pouvons à peine articuler les mots qui s'offrent les premiers.

Que pourroit dire Œdipe, par exemple, dans l'affreux inſtant où toutes les horreurs de ſon ſort lui ſont révélées, où il ſent que l'horrible malédiction qu'il a prononcée ſur le meur-

(5) Act. 1, ſc. 19.
(6) Act. 3, ſc. 2.

trier de Laïus, doit s'accomplir sur lui-même ? Le Poëte lui fait dire : *Je n'attendois pas moins !* Tel est le langage de la nature ; c'est le premier soupir qui échappe à un malheureux, au moment où son ame devient le théâtre des plus terribles passions.

Combien ce même Œdipe, & le spectateur avec lui, n'est-il pas effrayé, lorsque le Grand-Prêtre lui dit ;

Vous le voulez...eh bien, c'est...
(*Œdipe*) Acheve, qui ?
(*Le Grand-Prêtre*) Vous:

Ce monosyllabe *vous*, ainsi que le mot de *Médée* dans la tragédie de Corneille qui porte ce nom, produit une émotion bien plus forte que les discours recherchés que le Poëte eût pu placer dans la bouche de ses Héros.

Lorsqu'Inkel est sur le point de sacrifier à son avarice inhumaine sa libératrice Yariko qui l'aimoit si tendrement, le Poëte la fait s'écrier ;

« Moi, qui suis enceinte... Moi » !

C'est la nature même qui parle par la bouche de l'innocente Yariko ; ce *moi* renferme tout-à-la-fois & les repro-

ches les plus amers & les représentations les plus pathétiques qu'elle eût pu faire à son amant. Je me rappelle d'avoir lu autrefois une imitation en grands vers de ce conte de Gellert, où l'on sembloit avoir voulu l'emporter sur l'original; ces paroles d'Yarico parurent sur-tout à l'Auteur n'être pas assez étendues; il y ajouta, si je m'en souviens bien, un long discours sur la vertu, la reconnoissance, l'humanité, le châtiment du crime, *&c*, en un mot il mit dans la bouche d'Yariko tout ce que Gellert avoit laissé à sentir au lecteur, & peut-être aussi ce que, d'après le caractere d'Yarico, elle n'avoit pu sentir elle-même. Je comparai ce Paraphraste à un Sculpteur qui voudroit élargir la bouche du Laocoon antique, afin qu'il parût crier plus fort (*a*).

Longin a déja observé que souvent le vrai *sublime* est exprimé par le silence même. « L'élevation de l'es» prit, dit-il dans la neuvieme section

(*a*) Voyez *Gedancken von der nachahmung der griechischen wercke in der Malerey und der Bildhaver-kunst*, Pag. 22.

» de son traité, est une image de la » grandeur d'ame; de-là vient que » nous admirons souvent la simple » pensée d'un homme, lors même qu'il » ne parle pas : tel est le silence d'A- » jax dans les enfers (*a*); silence plus » éloquent que tout ce que ce Héros » eût pu dire ». Ce trait a été imité par Virgile, lorsque Didon rencontre Enée dans les Champs Elisées.

Klopstock, parmi les modernes, a également essayé de le mettre en action dans ce passage où le pénitent Abbadonna aborde l'Ange Abdiel dont il étoit l'ami avant sa chûte, mais je n'ose décider avec quel succès.

Cette éloquence muette, si l'on peut la nommer ainsi, alliée à propos avec le *sublime* dans les passions, peut produire les plus grands effets sur l'ame d'un spectateur attentif.

Dans l'*Œdipe* de Sophocle, le Pasteur Corynthien dit à Œdipe, en présence de Jocaste, qu'il peut retourner à Corynthe; que Merope n'est point sa mere, ni Polybe son pere; mais que lui Berger l'ayant trouvé sur le mont

(*a*) Odyssée, l. 11, v. 563.

Cythéron, l'avoit porté à Corynthe : à cette nouvelle, Jocaſte eſt frappée comme d'un coup de foudre. Dès ce moment elle eſt pleinement inſtruite de l'horreur de ſa deſtinée ; c'eſt ſur ce mont qu'elle a fait expoſer ſon fils, de peur qu'un jour, ſuivant le mot de l'Oracle, il ne fût le meurtrier de ſon pere Laïus ; Œdipe y a été trouvé, & il eſt actuellement ſon époux. Les diſcours obſcurs de Tireſias s'éclairciſſent tout-à-coup dans ſon ame ; elle perd l'uſage de la parole, la douleur l'accable & la rend immobile. Ce fils devenu ſon époux, continue à interroger le Berger. Quel déſeſpoir farouche doit ſe peindre dans les regards de la malheureuſe Jocaſte, pendant cet entretien ! Œdipe déchiré par les doutes les plus affreux, ſe laiſſe pouſſer par la curioſité à lui faire quelques queſtions ; alors réveillée comme de ſa profonde léthargie, elle s'écrie :

Quoi ! qu'a-t-il dit ? Au nom des Dieux, Œdipe... ah ! ſi ton repos t'eſt cher, ceſſe d'interroger... je ſuis déja aſſez infortunée.

(*Œdipe*) Je t'entends, Jocaſte, ſois

ſublime du premier genre, où le principe de l'admiration repoſe dans la choſe même qu'on repréſente. Peut-être m'y ſuis-je arrêté trop long-tems ; mais le *ſublime* dans les ſentimens a exigé des détails d'autant plus étendus, que parmi tous les exemples que cite Longin, on n'en trouve preſqu'aucun qu'on puiſſe compter dans cette claſſe. J'en excepte cependant le ſilence d'Ajax qui y appartient effectivement, ainſi que l'exclamation connue de ce Héros : « O Jupiter ! délivre les Grecs » des ténebres & fais-nous périr à la » clarté des cieux (*a*) ».

Le ſecond genre de *ſublime* eſt celui où l'admiration tombe ſur le génie & les talens de l'Artiſte. L'objet peut ſouvent n'avoir en ſoi rien d'élevé ni d'extraordinaire ; mais nous admirons la grandeur des talens du Poëte, la force & la fécondité de ſon imagination, ſa profonde pénétration dans la nature des choſes, dans les caracteres & dans les paſſions, la maniere grande & noble dont il a ſçu exprimer ſa pen-

(*a*) Longin, ch. 9.

fée. Un mourant qui se roule sur le champ de bataille n'est pas un objet propre à exciter l'admiration; mais peut-on ne pas admirer le génie de M. Klopstock dans la peinture qu'il en a tracée ? Pour ouvrir un champ vaste à de grandes pensées, ce n'est pas un homme ordinaire qu'il a peint dans cette affreuse position, c'est un Athée.

« Le vainqueur menaçant qui s'a-» vance, le coursier fougueux qui se » cabre, le cliquetis des armes, les cris » de fureur des mourans, le tonnerre du » ciel sement autour de lui l'épouvante » & la terreur : tombé sous un coup ter-» rible, sur des cadavres sanglans, il croit » toucher au néant; cependant il se » releve, il existe encore, il pense en-» core, il maudit encore son exis-» tence; de ses mains froides & dé-» faillantes il jette son sang vers le » ciel : *Dieu !* s'écrie-t-il en blasphé-» mant, & il voudroit encore le nier ». *Mess. tom.* 1, *ch.* 4.

Les traits dont se sert ici le Poëte pour dépeindre l'affreux tumulte du champ de bataille & ce que les Pein-

tres appellent *fracas*, produisent dans l'ame du lecteur la plus vive émotion; mais au milieu de ce tumulte, la rage & le désespoir de l'Athée qui sent en ce moment qu'il existe un Dieu, attire sur lui toute notre attention. . . . Quelle Pensée!

« *Dieu!* s'écrie-t-il en blasphémant, » & il voudroit encore le nier ».

Que la description suivante d'un homme expirant est sublime!

« Les yeux d'un mourant se ternissent; ils sont fixes & ne voyent plus » rien; la face de la terre & des cieux » s'éclipse pour lui dans une nuit pro» fonde; il n'entend plus ni la voix » des hommes, ni les tendres gémis» semens de l'amitié; lui-même il ne » peut parler; sa langue tremblotante » peut à peine bégayer un adieu plein » de trouble; bientôt il respire plus » profondément; une sueur froide » coule le long de sa face; son cœur » bat lentement, son cœur ne bat plus, » il meurt ». *Mess. tom.* 1, *ch.* 5.

Cette description a essentiellement

une grande analogie avec celle de l'amour jaloux de Sapho, que Longin nous a conservée, fragment précieux & qui, pour nous servir de l'expression du *Spectateur* Anglois, doit être pour les Poëte ce que le *torse* fut pour Michel-Ange. Tous ces objets peuvent n'avoir rien de sublime en eux-mêmes; mais l'Artiste a sçu leur en prêter les traits & le caractere.

Le célebre passage de Démosthene est encore de ce genre :

« Voulez-vous, dites-moi, courir » sans cesse çà & là & vous demander les » uns aux autres, que dit-on de nouveau? » Eh, que peut-il y avoir de plus » nouveau qu'un homme de Macé» doine qui veut envahir toute la » Grece? Philippe est-il mort? Non, » mais il est malade. Eh que vous im» porte sa mort ou sa vie? S'il venoit » à mourir, vous vous feriez bientôt » vous-mêmes un autre Philippe »?

Où est le sublime de ce passage? Que peut-on y admirer, si ce n'est l'art & la finesse de l'Orateur qui sait faire un heureux usage des moindres

De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant ;
Il prend sa course, il s'avance,
Comme un superbe géant.

On trouve ici les huit mots que renferme le texte, paraphrasés en neuf vers ; mais qu'ils ont souffert de cette amplification ! M. Cramer a conservé à la premiere image toute sa brieveté ; mais la seconde a encore moins perdu dans la traduction françoise que dans la sienne.

Au reste il paroît par notre explication, que ce second genre de *sublime* peut consister dans la pensée ainsi que dans l'expression : en premier lieu, pour ce qui est du ressort de la pensée : dans le sens, dans l'imagination, dans l'invention, dans les images, les sentences, les sentimens, l'expression des caracteres & des passions, la peinture des mœurs des hommes & des objets de la nature ; secondement, pour ce qui regarde l'expression : dans le mouvement & les graces de la diction,

dans le choix de certains mots qui désignent les propriétés les plus sensibles, dans l'ordonnance & la liaison de ces mots, & enfin dans l'harmonie & la consonance des périodes; car toutes ces beautés font briller les talens de l'Artiste.

Il suit de-là que le *sublime* de la seconde espece ne differe que d'un degré, de la beauté simple, & que par conséquent il est aisé de le confondre avec elle; car toutes les beautés de l'art présupposent un exercice des forces plus ou moins grandes de l'ame, capable d'exciter l'admiration dans un degré relatif, & propre par conséquent à être sublime.

Je ne rappellerai point ici que dans les productions de l'art on trouve très-souvent ces deux genres de *sublime* unis l'un à l'autre; j'ai déja remarqué dans le *Traité des principes des Beaux-Arts*, que l'habileté de l'Artiste ajoutoit au plaisir que nous trouvions dans la ressemblance produite par l'imitation, & cela peut s'appliquer en général à toutes les beautés de ce genre. Aussi dans beaucoup de cas la sublimité du sujet est-elle mariée avec

celle de l'expression; mais à mesure que l'admiration portera davantage ou sur l'objet même ou sur les talens de l'Artiste, l'expression sera plus ou moins embellie, ce qu'on doit abandonner dans les cas particuliers à la décision des gens de goût. Il ne seroit pas moins superflu d'éclaircir ces réflexions par des exemples : le traité de Longin qui paroît ne s'être uniquement occupé que de ce second genre de *sublime*, est entre les mains de tout le monde. Mon dessein a été simplement de rendre un peu plus claire l'idée du *sublime* dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages des Beaux-Arts & des Belles-Lettres. Il me suffira d'ajouter encore quelques réflexions.

Longin dit dans le cinquieme chapitre de son traité : « Vous pouvez être » généralement assuré que ce qui plaît » dans tous les tems & à tous les » hommes, est réellement beau & su- » blime ». Perrault s'éleve contre la proposition de Longin & dit dans sa réponse à la onzieme remarque de Boileau sur cet Auteur, « que d'après cette » regle on trouveroit bien rarement le

» *sublime*, parce que des hommes qui » différent d'âge, d'éducation & de » mœurs, se représentent la même » chose sous un point de vue diffé- » rent ». S'il est question du *sublime* du second genre, il me paroît que Perrault n'a pas tort : il faut souvent, pour pouvoir admirer les talens de l'Artiste, avoir pénétré profondément dans les mysteres de l'art ; & le nombre des connoisseurs éclairés & profonds est si rare ! Mais le *sublime* dans les objets, & sur-tout dans les sentimens, doit nécessairement affecter toutes sortes d'hommes, en supposant qu'ils entendent les mots qui l'expriment. Les ames vulgaires & chez lesquelles le sentiment n'est pas entiérement corrompu, doivent trouver le *sublime* dans les sentimens d'autant plus admirable, qu'il s'éleve davantage au-dessus de leurs idées & qu'elles auroient moins imaginé que l'esprit humain fût capable d'une telle perfection. Mais, dira-t-on, les meilleurs Critiques n'ont-ils pas élevé des disputes sur les passages qu'on devoit regarder comme sublimes ? Celui de l'Ecriture-sainte, par exemple, *Dieu dit* :

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Hor. liv. 2, od. 10.

« Tout étoit Dieu, excepté Dieu » même; & le monde que Dieu avoit » fait pour manifester sa puissance, » sembloit être devenu un temple d'i- » doles ». *Bossuet, hist. univ.*

« Bien au-dessous d'eux (des Anges), » le genre humain est tout-à-la-fois » citoyen du ciel & du néant; Dieu » l'a destiné partie pour l'éternité, par- » tie pour la corruption : être mitoyen » entre l'Ange & la brute, il se survit » à lui-même, il meurt & ne meurt » pas ». *Haller.*

.... « L'homme! d'où vient-il? Trop » petit pour être un Dieu, il est trop » grand pour être l'ouvrage du hasard ».
Lessing.

« Dans quelle tristesse, dans quels » chagrins ai-je passé mes premieres » années! trop jeune encore pour être » homme,

» homme, toujours cependant assez
» vieux pour mourir ». *Lessing.*

« La mode & le préjugé partagent
» l'empire du monde; l'un gouverne
» l'extérieur & l'autre l'intérieur ».

Dusch.

Exemples d'antitheses pathétiques & propres à émouvoir :

« Comment cette Ville, jadis si
» peuplée, est-elle aujourd'hui si dé-
» serte? La Maîtresse des Nations, la
» Reine des Provinces, est devenue
» tributaire ». *Jerem.* ℣. 1.

Annibalem pater filio meo potui placare. Filium Annibali non possum. - - - - Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret Populus Romanus .... tu sustinebis? - - - Deterreri hîc sine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant apud te mea preces, sicut pro te hodie valuerunt. Tit. Liv. l. 23, n. 9.

Le *sublime* en général, & particulierement celui de la premiere espece,

eſt lié ſi étroitement à l'expreſſion naïve, ainſi que nous l'avons déja remarqué, qu'il eſt inutile d'examiner en quoi conſiſte le *naïf* & juſqu'à quel point on peut en faire uſage dans les ouvrages de Littérature. Nous n'avons en allemand aucun mot qui déſigne cette propriété de l'expreſſion; *natürlich*, *ungekünſtelt* (*a*) diſent trop peu : car dans la vie ordinaire, ſans être naïf, on s'exprime naturellement & ſimplement; *noble ſimplicité* au contraire dit trop & ne déſigne qu'un certain genre de *naïf*, car il eſt telles expreſſions qu'on dit ſouvent être naïves, quoiqu'elles ne ſoient rien moins que nobles. Mais en nous ſervant du mot étranger *naïf*, mais cherchons à fixer l'idée que nous devons y attacher.

La ſimplicité eſt ſans contredit une qualité eſſentielle du *naïf*; la naïveté finit là où commencent les ornemens. Voilà pourquoi le *ſublime* dans l'expreſſion ne ſympathiſe point avec le *naïf*. Mais la ſeule ſimplicité ne ſuffit pas; elle doit renfermer en elle-même une vérité importante, une belle pen-

(*a*) Naturel, ſans art.

sée, un sentiment noble ou une passion qui se manifeste simplement & sans art. Une expression purement simple ne nous touche point ; mais quand une belle pensée l'anime, nous éprouvons un sentiment délicieux, & nous disons avec satisfaction : *voilà du naïf*. Les mœurs qu'ont de nos jours les habitans de la campagne sont de la plus grande simplicité ; mais sont-elles aussi naïves que celles des Bergers d'Arcadie & des hommes de l'âge d'or, qui n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination des Poëtes ? Quelle est la cause de cette différence, si ce n'est la noblesse des sentimens, jointe à cette apparente simplicité qu'on prête aux habitans de l'ancienne Arcadie ? Ainsi nous croyons qu'on peut définir le *naïf* de la maniere suivante : *Quand un objet qui a de la grandeur, de la beauté, ou qui est présenté sous un aspect intéressant, est exprimé par un signe simple, cette expression est* naïve.

Cette définition s'accorde merveilleusement avec tous les exemples où la personne dans la bouche de laquelle on place le *naïf*, met en effet de la noblesse & de la grandeur dans ses pen-

ſées, & la plus grande ſimplicité dans les ſignes. Par exemple, Virgile dit dans ſa troiſieme églogue :

Malo me Galatea petit, laſciva puella,
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

Cela eſt extrêmement naïf. La fuite de la Bergere ſemble n'être purement qu'un badinage ; mais un tendre amour en eſt le principe : *laſciva puella.* Elle excite par ce jeu charmant le Berger à la ſuivre derriere les ſaules : pouvoit-elle lui donner à connoître ſa paſſion ſecrette plus adroitement ?

Le *Jean* de M. de Hagedorn exprime avec la derniere ſimplicité le contentement de ſon ame, ſa ſatisfaction, ſon application au travail & ſa confiance en la Providence divine. Il a les ſentimens d'un Philoſophe, ſans en avoir le faſtueux babil. Il confond ſon riche voiſin ſans maximes profondes, ſans étalage de morale. Toute ſa conduite eſt naïve.

Ces vers-ci ſur la vache d'airain de Myron :

« O Berger ! pourquoi retournes-tu » ſur tes pas & me frappes-tu de ton

» aiguillon pour me faire avancer ? Je
» suis la vache de l'Artiste Myron, je
» ne vais pas avec toi ».

Ces vers, dis-je, sont naïfs parce qu'au premier coup-d'œil ils paroissent être un simple récit, & qu'au fond ils renferment une louange très-flatteuse pour l'Artiste.

Cependant il est des exemples où celui qui dit quelque chose de naïf, n'étend pas sa pensée au-delà de la signification des mots dont il se sert; mais les circonstances ont mis l'auditeur en état d'en sentir la finesse. Dans le *George Dandin* de Moliere, Lubin raconte à Dandin lui-même, sans le connoître, les coquetteries de sa femme & lui défend d'en laisser rien venir aux oreilles du mari; en sortant, il lui répete : *bouche cousue au moins !* La situation est naïve; Lubin n'a d'autre dessein que celui de babiller un peu & il réveille, sans y penser, la jalousie de Dandin.

Ce passage si connu de Gellert, *Fables*, *liv.* 2, *pag.* 115.

« Que dites-vous, papa ? Vous vous

» trompez, moi, je n'aurois que qua-
» torze ans ! non, non, j'ai quatorze
» ans & ſept ſemaines ».

Ce paſſage, dis-je, eſt extrêmement naïf, parce que la petite fille trahit, ſans le ſavoir, le deſir ſecret de ſon cœur ; elle veut montrer à ſon pere qu'il s'eſt trompé de ſept ſemaines & prouver par-là combien elle ſait compter juſte. Elle en dit plus qu'elle n'auroit voulu, toutefois ſa réponſe eſt naïve.

La définition du *naïf* doit donc s'étendre encore plus loin : *Quand une choſe déſignée, qui a ou qui peut avoir quelques rapports d'importance, eſt exprimée par un ſigne ſimple, ſoit que le deſſein de celui qui parle ait été de donner à entendre plus qu'il ne dit, ſoit qu'il l'ait fait ſans intention, dans les deux cas l'expreſſion eſt* naïve.

Ainſi il eſt évident que dans le *naïf* la choſe déſignée eſt au-deſſus du ſigne : auſſi la ſentons-nous bien plus vivement ; nous la connoîſſons alors *contemplativement*, car nous avons une connoiſſance contemplative d'une choſe, quand nous nous repréſentons

l'objet plus vivement que le ſigne. L'expreſſion naïve donne une connoiſſance *contemplative parfaite* & *ſenſiblement parfaite*, lorſqu'elle nous fait appercevoir une foule de caracteres : par conſéquent le *naïf* eſt conforme au but des Beaux-Arts, puiſque leur principe conſiſte dans une repréſentation *ſenſiblement parfaite.*

Telle eſt la raiſon pour laquelle nous avons appellé *naïve* l'expreſſion du *ſublime* du premier genre ; car les ſignes en ſont ſimples & dépouillés d'ornemens, & la ſublimité ſe trouve, ainſi que la grandeur, dans l'objet même déſigné.

Il faut auſſi remarquer que l'Artiſte n'oſe jamais employer une expreſſion naïve ou tels ſignes qui ſont au-deſſous de la choſe déſignée, ſi les circonſtances, les affections actuelles & le caractere des perſonnes qu'il introduit ne l'autoriſent à préférer ces ſignes à ceux dont la nobleſſe égaleroit celle de la choſe, ce qui arrive dans les cas ſuivans : 1°. dans le *ſublime* du premier genre, & particulierement dans les ſentimens relevés &, comme nous l'avons dit plus haut, dans les paſſions ; 2°. dans

les pastorales ou poésies champêtres, où l'on peut s'attendre à trouver dans les personnages qu'on y fait parler, des pensées & du sentiment, mais non de l'affectation & des expressions étudiées; 3°. dans les paroles qu'on met dans la bouche d'un enfant innocent, tel que Joas dans l'*Athalie* de Racine, où ce jeune Prince fait à Athalie les reproches les plus amers dans les expressions les plus simples; ou tel que la petite Arabella dans la *Miss Sara Sampson* de Lessing, où cet enfant parle avec tant de douceur & de tranquillité, dans le moment où l'ame de Mellefont & celle de l'inhumaine Marwood sont en proie aux plus violentes passions: nous avons encore dans le même genre ce passage admirable d'Homere où le jeune Astyanax effrayé de l'aigrette qui flotte sur le casque de son pere, se précipite épouvanté dans les bras de sa nourrice, tandis qu'Hector fait à Andromaque l'adieu le plus tendre; 4°. enfin dans les comédies, & en général dans ces morceaux badins, où le contraste entre l'expression & l'objet peut devenir plaisant, comme dans le passage que nous avons cité de

George Dandin, ainsi que dans celui de l'*Ecole des femmes* du même Auteur, où Agnès raconte avec toute la simplicité possible, au soupçonneux Arnolphe, les libertés qu'elle a permis qu'Horace prît avec elle, libertés qui en elles-mêmes, ou du moins de son côté, pouvoient être innocentes, mais qui excitent dans l'ame d'Arnolphe la plus vive jalousie.

Voilà pourquoi le *naïf* excite ordinairement en nous un sentiment gai, qui approche beaucoup du rire; car la simplicité de l'expression fait avec la dignité de l'objet, ou les suites qu'il peut avoir, une sorte de contraste qui plaît & qui réjouit; & dans certains cas, cet état de l'ame n'est pas incompatible avec le sentiment le plus triste. Andromaque, les joues baignées de larmes, sourit de la frayear naïve du petit Astyanax. L'innocence de la jeune Arabella excite un soûrire général dans les spectateurs, sans que l'émotion que produit la situation violente de Mellefont & de Marwood, perde rien de son effet. Il ne seroit pas difficile de prouver, je crois même l'avoir déja fait en partie dans mes précédens ouvrages, que

le naïf peut être tantôt comique, tantôt tragique, & tantôt l'un & l'autre à la fois. Tout dépend de l'intérêt que nous prenons aux personnages du drame; d'où l'on sent combien est mal fondée l'opinion de quelques Critiques qui veulent bannir du genre tragique tout sentiment qui peut exciter le rire jusqu'à un certain degré. Ce sujet méritoit d'être traité avec plus d'étendue, mais il n'entre pas dans le plan que je me suis proposé.

On demandoit à Melanthius ce qu'il pensoit d'une tragédie de Denys; je ne saurois en juger, répondit-il, la grande quantité de mots dont elle est enveloppée m'a empêché de la voir. Il s'en faut bien que la même raison nous empêche de prononcer sur les ouvrages de M. Moses; nous les comparerions plutôt à ces monumens de l'ancienne Rome, dont la partie souterraine étoit encore plus considérable que celle qui s'élevoit au-dessus de la surface du sol. Aussi, loin d'abréger ou d'extraire ses productions, nous serions-nous au contraire attachés à les étendre & à les développer, si nous n'avions fait attention que le meilleur moyen d'inté-

reſſer le lecteur, c'eſt de le mettre dans la néceſſité de penſer, & que pour cet effet il ne faut ni tout prouver, ni tout expliquer, ni tout dire (*a*). D'ailleurs dans ce dernier morceau, M. Moſes préſente ſes idées d'une maniere beaucoup plus ſenſible & plus lumineuſe qu'il ne l'avoit encore fait dans ſes traités précédens. Nous devons la traduction de celui-ci à M. Bruyſet le fils, jeune homme très-appliqué, très-inſtruit & qui ne cultive la littérature étrangere que pour tâcher d'enrichir celle de ſa Nation.

(*a*) *Quando io vedo un Autore*, a dit un Italien de beaucoup d'eſprit, *che ha più voglie, che non ha moſche l'eſtate, che non rifina mai, che mi vuol render ragion di tutto, che non ha coſa ch'ei non mi voglia dire e racontare per filo, e per ſegno, oh ch'ei mi fa venire certa ſtizzetta fina fina, parendomi ch'e' ne voglia giuſto giuſto ricondurre alla ſcuola.*



ARTICLE II.

DEUXIEME Lettre sur les animaux.

J'Ai avancé, Monsieur, dans la premiere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que sans se refuser à l'évidence, il étoit impossible de nier que les bêtes n'eussent le sentiment & la mémoire. Le détail de leurs actions prouve encore qu'elles ont les résultats naturels de ces deux facultés ; ou bien il faudroit admettre des jugemens & des déterminations sans motifs, c'est-à dire, une multitude d'effets sans cause. De-là on peut pressentir que, parmi les bêtes, celles-là doivent avoir un plus grand ensemble de connoissances, qui, en vertu de leur organisation & de leurs appétits, ont un plus grand nombre de rapports avec les objets qui les environnent. Il doit arriver encore que, si dans chaque espece les connoissances sont limitées par l'organisation & la nature des appétits, les circonstances qui rendent la satisfaction des besoins plus ou moins facile

pour les individus, étendent plus ou moins leurs idées. On peut en conclure que les bêtes sont susceptibles d'une perfectibilité que rarement on reconnoît en elles. Que chaque espece ait des idées qui lui soient particulieres, & qu'à quelques égards elle y soit bornée, cela est tout simple. La brebis qui se nourrit d'herbe, ne prend aucun intérêt aux ruses du renard poursuivant une proie qui cherche à l'éviter; mais toutes les especes doivent avoir également un exercice de sensations ou de pensées, qui s'étende à tout ce qui est relatif à leurs besoins & à leur sûreté : voilà ce qui doit être. Nous verrons si ces présomptions seront justifiées par les faits.

Parmi les animaux, ceux que leur appétit porte à se nourrir de chair, ont un plus grand nombre de rapports que les autres, avec les objets qui les environnent : aussi marquent-ils une plus grande étendue d'intelligence dans les détails ordinaires de leur vie. La nature leur a donné des sens exquis avec beaucoup de force & d'agilité; & cela étoit nécessaire, parce qu'étant, pour se nourrir, en relation de guerre avec

d'autres eſpeces, ils périroient bientôt de faim, s'ils n'avoient que des moyens inférieurs ou même égaux. Mais ce n'eſt pas uniquement à la fineſſe de leurs ſens qu'ils doivent la meſure de leur intelligence. Ce ſont les intérêts vifs, comme les difficultés à vaincre & les périls à éviter, qui tiennent ſans ceſſe en exercice la faculté de ſentir & impriment dans la mémoire de l'animal des faits multipliés, dont l'enſemble conſtitue la ſcience. Ainſi dans les lieux éloignés de toute habitation, & où en même tems le gibier eſt abondant, la vie des bêtes carnaſſieres eſt bornée à un petit nombre d'actes ſimples & aſſez uniformes. Elles paſſent ſucceſſivement d'une rapine aiſée au ſommeil ; mais lorſque la concurrence de l'homme met des obſtacles à la ſatisfaction de leurs appétits, lorſque cette rivalité de proie prépare des précipices ſous les pas des animaux, ſeme leur route d'embûches de toute eſpece & les tient éveillés par une crainte continuelle ; alors un intérêt puiſſant les force à l'attention, la mémoire ſe charge de tous les faits relatifs à cet objet, & les circonſtances analogues



ne se présentent pas sans les rappeller vivement.

Ces obstacles multipliés donnent à l'animal deux manieres d'être qu'il est bon de considérer à part. L'une est purement naturelle, très-simple, bornée à un petit nombre de sensations, telle est peut-être à certains égards la vie de l'homme sauvage. L'autre est factice, beaucoup plus active & pleine d'intérêts, de craintes & de mouvemens qui représentent en quelque sorte les agitations de l'homme civilisé. La premiere est plus également la même dans toutes les especes carnassieres. L'autre varie davantage d'une espece à l'autre, en raison de l'organisation plus ou moins heureuse. Il faut en faire la comparaison.

Le loup est le plus robuste des animaux carnassiers des climats tempérés de l'Europe. La nature lui a donné aussi une voracité & des besoins proportionnés à sa force; il a d'ailleurs des sens exquis; avec une vue perçante & une excellente ouïe, il a un nez qui l'instruit encore plus surement de tout ce qui s'offre sur sa route. Il apprend par ce sens, lorsqu'il est bien

exercé, une partie des relations que les objets peuvent avoir avec lui : je dis lorſqu'il eſt exercé, car il y a une très-grande différence entre les démarches du loup jeune & ignorant, & celles du loup adulte & inſtruit.

Les jeunes loups, après avoir paſſé deux mois au liteau où le pere & la mere les nourriſſent, ſuivent enfin leur mere ; ils déchirent avec elle des animaux vivans, s'eſſayent à la chaſſe & parviennent par degrés à pourvoir avec elle à leur nourriture. Leur force croît avec leurs beſoins ; & l'exercice habituel de la rapine, ſous les yeux & à l'exemple d'une mere déja inſtruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet ; ils apprennent à reconnoître les forts où ſe retire le gibier. Leurs ſens ſont ouverts à toutes les impreſſions ; ils s'accoutument à les diſtinguer entre elles & à rectifier par l'odorat les jugemens que leur font porter les autres ſens. Lorſqu'ils ont huit ou neuf mois, l'amour force la louve à quitter la portée de l'année précédente, pour s'attacher à un mâle. Ce beſoin preſſant amortit la tendreſſe maternelle, & les jeunes loups ſe trou-

vent abandonnés à leurs propres forces. La famille reste encore unie pendant quelque tems, & cette association lui seroit assez nécessaire ; mais la voracité naturelle à ces animaux les sépare bientôt ; parce qu'elle ne peut plus souffrir le partage de la proie. Les plus forts restent maîtres du terrein, & ceux qui sont plus foibles vont ailleurs traîner une vie souvent exposée à finir par la faim. D'ailleurs le peu d'expérience qu'ils ont encore les livre à tous les périls que les hommes leur préparent. C'est alors sur-tout qu'ils vont chercher dans les campagnes les cadavres d'animaux, parce qu'ils n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y supplée. Lorsqu'ils résistent à ce tems de nécessité, leurs forces augmentées & l'instruction qu'ils ont acquise leur donnent plus de facilités pour vivre. Ils sont en état d'attaquer de grands animaux, dont un seul les nourrit pendant plusieurs jours : lorsqu'ils en ont abattu un, ils le dévorent en partie & en cachent soigneusement les restes ; mais cette précaution ne les ralentit point sur la chasse, & ils n'ont recours à ce qu'ils

ont caché que quand elle a été malheureuse. Le loup vit ainsi dans les alternatives de la chasse pendant la nuit, & pendant le jour, d'un sommeil inquiet & léger. Voilà quant à sa vie purement naturelle ; mais dans les lieux où ses besoins se trouvent en concurrence avec les desirs de l'homme, la nécessité continuelle d'éviter les pieges qu'on lui tend & de pourvoir à sa sureté, le contraint d'étendre la sphere de son activité & de ses idées à un bien plus grand nombre d'objets. Sa marche, naturellement libre & hardie, devient précautionnée & timide ; ses appétits sont souvent suspendus par la crainte ; il distingue les sensations qui lui sont rappellées par la mémoire de celles qu'il reçoit par l'usage actuel de ses sens. Ainsi, en même tems qu'il évente un troupeau enfermé dans un parc, la sensation du Berger & du chien lui est rappellée par la mémoire, & balance l'impression actuelle qu'il reçoit par la présence des moutons ; il mesure la hauteur du parc, il la compare avec ses forces, il juge de la difficulté de le franchir avec la proie dans sa gueule, & il en con-

clud l'inutilité ou le danger de la tentative. Cependant au milieu d'un troupeau répandu dans la campagne, il saisira un mouton, à la vue même du Berger, sur-tout si le voisinage du bois lui laisse l'espérance de s'y cacher avant d'être atteint. Il ne faut pas beaucoup d'expérience à un loup adulte qui vit dans le voisinage des habitations, pour apprendre que l'homme est son ennemi : aussi toutes les fois que l'odeur d'homme vient frapper son nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus séduisante lui est inutilement présentée, tant qu'elle a cet accessoire effrayant ; & même lorsqu'elle ne l'a plus, elle lui reste long-tems suspecte. Le loup ne peut alors avoir qu'une idée abstraite du péril, puisqu'il n'a pas la connoissance particuliere du piege qu'on lui tend : cependant il ne parvient à surmonter cette idée qu'en approchant de l'objet par degrés presque insensibles ; plusieurs nuits suffisent à peine à le rassurer. Le motif de la défiance n'existe plus, mais il est rappellé par la mémoire, & la défiance dure encore. L'idée de

l'homme réveille celle du piege & rend suspects les appâts les plus friands.

Timeo Danaos & dona ferentes.

On voit qu'il est nécessaire que cet animal, pour veiller à sa conservation, soit instruit, soit des rapports que les objets ont entre eux, soit de ceux qu'ils peuvent avoir avec lui. Sans argumenter comme nous, il faut qu'il raisonne pour prévoir les sensations qu'il a à craindre ou à espérer de ces objets. Cependant le loup est le plus brute de nos animaux carnassiers, parce qu'il est le plus fort : naturellement plus grossier que défiant, l'expérience le rend précautionné, & la nécessité, industrieux ; mais il n'a ces qualités que par acquisition, & ce ne sont point ses moyens naturels. Si on le chasse avec des chiens courans, il ne se dérobe à la poursuite que par la supériorité de sa vîtesse & de son haleine ; il n'a point recours aux retours & aux autres ruses des animaux plus foibles. La seule précaution qu'il prenne & qu'en effet il ait à prendre, c'est de fuir toujours le nez au vent ; le rap-

port de ce sens l'instruit fidelement des objets dangereux qui peuvent se rencontrer sur sa route. Il a appris à comparer le dégré de sensation que l'objet lui fait éprouver, avec la distance où il se trouve, & la distance avec le danger qu'il peut en craindre: il s'en détourne assez pour l'éviter, mais sans perdre le vent qui est toujours sa boussole. Comme il est vigoureux & exercé, & que souvent la chasse l'a forcé de parcourir une grande étendue de pays, il dirige sa course vers les lieux éloignés qu'il connoît, & on ne parvient à le dévoyer qu'en multipliant les embuscades avec beaucoup d'attirail & d'apprêt.

Tout animal qui passe successivement de la chasse au sommeil, & qui par conséquent n'est point sujet à l'ennui, ne peut avoir que trois motifs qui l'intéressent & qui deviennent les principes de ses connoissances, de ses jugemens, de ses déterminations & de ses actions : la recherche de sa nourriture, les précautions relatives à sa sureté, & le soin de se procurer une femelle lorsqu'il est pressé du besoin de l'amour. Nous voyons que le

loup emploie, quant à la recherche de sa nourriture, toute l'industrie qui convient à sa force. Il prend des mesures pour s'assurer du lieu où il trouvera sa proie; & si dans cette recherche il choisit un lieu plutôt qu'un autre, ce choix suppose des faits précédemment connus. Il observe ensuite pendant long-tems les différens genres de peril auxquels il s'expose; il les évalue, & ce calcul de probabilités le tient en suspens jusqu'à ce que l'appétit vienne mettre un poids dans la balance & le déterminer volontairement. Les précautions relatives à la fureté exigent plus de prévoyance, c'est-à-dire un plus grand nombre de faits gravés dans la mémoire. Il faut ensuite comparer tous ces faits avec la sensation actuelle que l'animal éprouve, juger du rapport qu'il y a entre ces faits & la sensation, enfin se déterminer d'après le jugement porté. Toutes ces opérations sont absolument nécessaires; & par exemple on auroit tort de croire que la crainte qu'excite un bruit soudain, fût pour la plûpart des animaux carnassiers une impression purement machinale. L'agitation d'une feuille n'ex-

cite dans un jeune loup qu'un mouvement de curiosité; mais le loup instruit, qui a vu le mouvement d'une feuille annoncer un homme, s'en effraye avec raison, parce qu'il juge du rapport qu'il y a entre ces deux phénomenes. Lorsque les jugemens ont été souvent répétés & que la répétition a rendu habituelles les actions qui en sont la suite, la promptitude avec laquelle l'action suit le jugement, la fait paroître machinale; mais avec un peu de réflexion, il est impossible de méconnoître la gradation qui y a conduit & de ne pas la rappeller à son origine. Il peut arriver que l'idée de ce rapport entre le mouvement d'une feuille & la présence d'un homme, ou de tel autre objet, soit très-vive & réalisée par différentes occasions: alors elle s'établira dans la mémoire comme idée générale. Le loup se trouvera sujet à la chimere & à de faux jugemens qui seront le fruit de l'imagination; & si ces faux jugemens s'étendent à un certain nombre d'objets, il pourra devenir dans son espece un Savant à systêmes dont il ne sera pas aisé de détruire l'illusion; il verra des pieges où

il n'y en a point; la frayeur déréglant sa mémoire, lui représentera dans un autre ordre les différentes sensations qu'il aura reçues, & son imagination en composera des formes illusoires, auxquelles il attachera l'idée abstraite du péril. C'est en effet ce qu'il est aisé de remarquer dans les animaux carnassiers, par-tout où ils sont souvent chassés & continuellement assiégés d'embûches. Leurs démarches n'ont plus l'assurance ni la liberté de la nature. Le chasseur, en suivant les pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu de son rembuchement; mais le Philosophe y lit l'histoire de ses pensées; il démêle ses inquiétudes, ses frayeurs, ses espérances; il voit les motifs qui ont rendu sa marche précautionnée, qui l'ont suspendue, qui l'ont accélérée; & ces motifs sont certains, ou, comme je l'ai déja dit, il faudroit supposer des effets sans cause.

Il est difficile de savoir si l'amour fournit aux loups un grand nombre d'idées; il est certain seulement que les mâles sont plus nombreux que les femelles, qu'entre eux il y a des combats sanglans pour jouir, & qu'il s'établit

tablit un mariage : mais on ne ſait pas ſi la louve en chaleur reſte la proie du plus fort, ou ſi un choix libre la livre aux empreſſemens du mieux aimé. On ſait cependant qu'il entre dans la conduite de la louve une ſorte de coquetterie qui eſt commune à toutes les femelles dans toutes les eſpeces : elle entre en chaleur la premiere, mais elle diſſimule ou même refuſe aſſez longtems ce qu'elle deſire ; & il eſt aſſez vraiſemblable qu'il entre du choix dans ſon aſſociation, car elle s'enfuit avec celui qui reſte ſon mari & ſe dérobe aux autres prétendans. Alors & pendant tout le tems de la geſtation, elle demeure avec celui qu'elle a adopté ou qui l'a conquiſe, & enſuite ils partagent enſemble les ſoins de la famille. Ainſi, quel que ſoit le principe de cette ſociété, elle établit des droits réciproques & fait naître de nouvelles idées. Les loups unis chaſſent enſemble, & le ſecours qu'ils ſe prêtent rend leur chaſſe plus facile & plus ſûre. S'il eſt queſtion d'attaquer un troupeau, la louve va ſe préſenter au chien qu'elle éloigne en ſe faiſant pourſuivre, pendant que le mâle inſulte le parc &

emporte un mouton que le chien n'est plus à portée de défendre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, attaque l'animal, le poursuit & le met hors d'haleine, lorsque la louve qui d'avance s'étoit placée à quelque détroit, le reprend avec des forces fraîches & rend en peu de tems le combat trop inégal.

Il est aisé de voir combien de telles actions supposent de connoissances, de jugemens & d'inductions ; il paroît même difficile que des conventions de cette nature puissent s'exécuter sans un langage articulé, & c'est ce que nous examinerons ailleurs. Cependant, comme nous l'avons dit, le loup est un des animaux carnassiers qui, attendu sa force, ait le moins besoin d'avoir beaucoup d'idées factices, c'est-à-dire de celles qui se forment par la réflexion qu'on fait sur les sensations qu'on a éprouvées. La nécessité de la rapine, l'habitude du meurtre & la jouissance journaliere de membres d'animaux déchirés & sanglans ne paroissent pas devoir former au loup un caractere moral bien intéressant : ce-

pendant; excepté le cas de la rivalité en amour, cas privilégié pour tous les animaux, on ne voit pas que les loups exercent de cruauté directe les uns contre les autres. Tant que la société subsiste entre eux, ils se défendent mutuellement; & la tendresse maternelle est portée dans les louves jusqu'à l'excès de fureur qui méconnoît entierement le péril. On dit qu'un loup blessé est suivi au sang & enfin achevé & dévoré par ses semblables : mais c'est un fait peu constaté, qui surement n'est pas ordinaire & qui peut avoir été quelquefois l'effet du dernier terme de la nécessité qui n'a plus de loi. Les relations morales ne peuvent pas être fort étendues entre des animaux qui n'ont nul besoin de société : tout être qui mene une vie dure & isolée, partagée entre un travail solitaire & le sommeil, doit être très-peu sensible aux tendres mouvemens de la compassion.

Le renard a les mêmes besoins que le loup, & la même inclination pour la rapine : il a les sens aussi fins, plus d'agilité & de souplesse; mais la force lui manque, & il est contraint de la

remplacer par l'adresse, la ruse & la patience. Un des premiers effets de l'industrie par laquelle il est supérieur au loup, c'est de se creuser un terrier qui le met à l'abri des injures de l'air & lui sert en même tems de retraite. Pour s'épargner de la peine, il s'empare ordinairement de ceux qu'habitent les lapins; ils les en chasse & s'y établit. Lorsque quelque raison le détermine à changer de pays, son premier soin est d'aller visiter tous les terriers dont la position peut lui convenir, sur-tout ceux qui ont été anciennement habités par des renards. Il les nettoye successivement; & ce n'est qu'après les avoir tous parcourus, qu'il se fixe à la fin : mais s'il est troublé, même légerement, dans celui qu'il a choisi, il en change bientôt, & il ne souffre pas que l'inquiétude approche du lieu qu'il destine à sa demeure. Le renard ainsi établi parcourt en peu de tems tous les entours de son terrier à une assez grande distance; il prend connoissance des villages, des hameaux, des maisons isolées, & il évente les volailles; il s'assure des cours où l'on entend des chiens & du mou-

ement, & de celles où le repos regne; reconnoît les hayes & les lieux couerts qui pourroient, en cas de péril, vorifer fon évafion. Cet attirail de écautions, tant de poffibilités préies fuppofent néceffairement beauoup de faits déja connus : toujours uidé dans fa marche par une défiance ifonnée, il fe laiffe rarement emorter à l'ardeur de pourfuivre une oie qui fuit; il arrive près d'elle en traînant, & s'en faifit en fautant gerement deffus. Lorfqu'il eft bien furé que la tranquillité regne dans ie baffe-cour où il a éventé des voilles, il tâche d'y pénétrer, & fon ilité naturelle lui en donne aifément moyens. Alors, s'il n'eft point trou-é, il en profite pour multiplier les eurtres & il emporte ce qu'il a tué, fqu'à ce que les approches du jour i faffent craindre moins d'affurance ur fa retraite. Il amaffe ainfi des vies pour plufieurs jours & cache avec in tous fes reftes, pour les retrouver befoin. Si le renard eft établi dans pays giboyeux, fon induftrie a utres formes à prendre pour fuffire a voracité : tantôt il parcourt les

campagnes, marche le nez au vent, prend connoiſſance ou de quelque lievre au gîte, ou de perdrix couchées dans un ſillon; il en approche en ſilence; ſes pas marqués à peine ſur la terre molle annoncent ſa légereté & l'intention qu'il a de ſurprendre : il réuſſit ſouvent. Quelquefois ſa reſſource eſt dans la patience; il ſe gliſſe le long des bois, obſerve le paſſage d'un lapin, ſe cache, attend & le ſaiſit lorſqu'il rentre d'aſſurance. Mais la chaſſe n'eſt pas toujours immédiatement l'objet des courſes du renard : quoique déja raſſaſié, ſa prévoyance active le fait marcher encore, moins dans l'intention de chercher une nouvelle proie que pour prendre des connoiſſances plus ſures & plus détaillées du pays qui lui fournit à vivre. Il revient ſouvent aux différens terriers qu'il a nettoyés d'abord, il en fait le tour avec beaucoup de précaution, il y entre & en examine avec ſoin les différentes gueules; il s'approche par degrés des objets qui lui ſont nouveaux : toute nouveauté lui eſt d'abord ſuſpecte, & chacun de ſes pas vers l'objet indique la défiance & l'exa-

men. Cependant avec des appâts dont les renards sont friands, on les fait aisément donner dans les pieges, lorsqu'ils ne leur sont pas encore connus; mais si-tôt qu'ils sont instruits, les mêmes moyens deviennent inutiles. Il n'est point d'appât qui puisse alors faire braver au renard le danger qu'il reconnoît: il évente le fer du piege; & cette sensation devenue terrible pour lui, l'emporte sur toute autre impression. S'il s'apperçoit que les embûches soient multipliées autour de lui, il quitte le pays pour en chercher un plus sûr. Quelquefois cependant enhardi par des approches graduelles & réitérées, guidé par le sentiment sûr de son nez, il trouvera le moyen de dérober légerement & sans s'exposer, un appât de dessus un piege.

On voit que cette action suppose, avec ses circonstances, une quantité de vues fines & de combinaisons assez compliquées. On ne finiroit point, si l'on vouloit détailler toutes les intentions qui lui font changer ses refuites, les motifs qui balancent en lui le pouvoir de l'habitude, si puissant sur tous les animaux, & toutes les variétés que

les circonſtances nouvelles jettent dans ſa conduite. Tout cela eſt néceſſaire à un animal foible qui ſe trouve en concurrence avec l'homme & qui nuit à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs. Si c'eſt pour lui un avantage naturel d'avoir une retraite & d'être domicilié, c'eſt auſſi un moyen de plus qu'a ſon ennemi pour l'attaquer : il découvre aiſément ſa demeure & vient l'y ſurprendre ; mais l'homme avec ſes machines, a beſoin lui-même de beaucoup d'expérience, pour n'être pas mis en défaut par la prudence & les ruſes du renard. Si toutes les gueules du terrier ſont maſquées par des pieges, l'animal les évente, les reconnoît, & plutôt que d'y donner, il s'expoſe à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obſtiner ainſi à reſter juſqu'à quinze jours dans le terrier & ne ſe déterminer à ſortir que quand l'excès de la faim ne leur laiſſoit plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur qui retient le renard n'eſt alors ni machinale ni inactive : il n'eſt point de tentative qu'il ne faſſe pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reſte des ongles, il travaille à ſe faire une nouvelle iſſue

par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur. Si quelque lapin enfermé avec lui dans le terrier vient à se prendre à l'un des pieges, ou si quelqu'autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, & il y passe hardiment & surement. La seule passion qui fasse oublier au renard une partie de ses précautions ordinaires, c'est la tendresse pour sa famille : la nécessité de la nourrir lorsqu'elle est enfermée dans le terrier, rend le pere & la mere, mais sur-tout celle-ci, plus hardis qu'ils ne le sont pour eux-mêmes, & cet intérêt pressant leur fait souvent braver le péril. Les chasseurs savent bien profiter de cette tendresse du renard pour sa famille. La communauté de soins & d'intérêts suppose une sorte de morale dans l'amour & des affections qui s'étendent au-delà des besoins physiques proprement dits. Ces animaux familiarisés avec les scenes de sang, n'entendent pas sans être émus les cris de leurs petits souffrans. Les poules ont sans doute le droit de ne pas les regarder comme des animaux compatissans ; mais leurs femelles, leurs en-

fans & même tous ceux de leur espece n'ont pas du moins à s'en plaindre. Cette tendre inquiétude qui porte la renarde à s'oublier elle-même, la rend infiniment attentive à tous les dangers qui peuvent menacer ses petits. Si quelque homme approche du terrier, elle les transporte pendant la nuit suivante; & elle est souvent exposée à déloger ainsi, parce que dans ces tems les renards signalent leur voisinage par des ravages plus grands, & qu'on est plus intéressé à s'en défaire.

Outre l'intérêt qu'a l'homme de détruire le renard, il a fait encore de la chasse de cet animal un objet d'amusement. On le chasse avec des bassets ou des petits chiens courans. D'abord l'animal ne s'écarte pas beaucoup de sa retraite & il fait plusieurs rondonnées; mais comme on garde ordinairement son terrier & que souvent il y est tiré, il prend enfin le parti de s'éloigner; & pour retarder la poursuite des chiens, il passe dans les plus épais hailliers dont il a la connoissance & l'habitude. Si quelques chasseurs cherchent à prendre les devants pour le tirer au passage, il les évite & tente

tout plutôt que de passer à côté d'un homme. J'en ai vu un sauter alternativement jusqu'à trois fois un mur de neuf pieds de haut, pour éviter les embuscades qu'on lui préparoit. Mais enfin, comme il n'a que la fuite pour défense & qu'il n'a qu'une vigueur moindre que celle des chiens qui le poursuivent, après avoir épuisé tout ce que la fuite peut comporter d'habileté & de variétés, la lassitude le force à se retirer dans quelque terrier où souvent il périt.

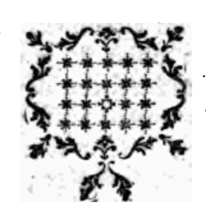
On a pu remarquer que la maniere de vivre habituelle du renard & le détail de ses actions journalieres supposent un plan mieux reglé, un ensemble de réflexions plus compliquées & des vues plus étendues & plus fines que ne le sont celles du loup. La prudence est la ressource de la foiblesse, & souvent elle la guide mieux que l'audace ne conduit la force. Au reste on remarque également dans ces animaux une aptitude à se perfectionner qui leur est commune, malgré la différence que l'organisation & les besoins mettent dans les résultats : ignorans,

grossiers & presqu'imbécilles dans le lieux où on ne leur fait pas une guerre ouverte, ils deviennent habiles, pénétrans & rusés, lorsque la crainte de la douleur ou de la mort présentée sous mille formes, leur a fait éprouver des sensations multipliées, qu'elles se sont établies dans leur mémoire, qu'elles ont produit des jugemens, qu'ensuite rappellées par des circonstances intéressantes, l'attention les a combinées avec d'autres & en a tiré des inductions nouvelles. Ces jugemens qui sont le produit de l'induction ne sont pas toujours sûrs; mais l'expérience les rectifie, & il est aisé de reconnoître dans les différens âges de ces animaux leurs progrès dans l'art de juger. Dans la jeunesse, l'imprudence & l'étourderie leur font faire beaucoup de fausses démarches; ensuite les périls auxquels ils sont exposés leur causent une frayeur qui souvent égare leur jugement, leur fait regarder comme dangereuses toutes les formes inconnues, attache l'idée abstraite du péril à tout ce qui est nouveau, & les jette par conséquent dans la chimere. Les vieux loups & les

vieux renards que la nécessité a mis souvent dans le cas de vérifier leurs jugemens, sont moins sujets à se laisser frapper par de fausses apparences, mais plus précautionnés contre les dangers réels. Comme une crainte déplacée peut leur faire manquer leur nuit & les réduire à une diete incommode, ils ont grand intérêt d'observer. L'intérêt produit l'attention, l'attention fait démêler les circonstances qui carectérisent un objet & le distinguent d'un autre : la répétition des actes rend ensuite les jugemens aussi prompts & aussi faciles qu'ils sont sûrs. Ainsi les animaux sont perfectibles ; & si la différence de l'organisation met des limites à la perfectibilité des especes, il est sûr que toutes jouissent jusqu'à un certain degré de cet avantage qui doit nécessairement appartenir à tous les êtres qui ont des sensations & de la mémoire : le sage Auteur de la nature a proportionné dans toutes les moyens aux besoins. En parcourant, Monsieur, quelques autres especes dans la premiere lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, cette vérité se fera sen-

tir de plus en plus. De quelque côté qu'on regarde les ouvrages de l'éternel Artisan, on ne peut qu'être frappé de la profondeur de ses vues & rendre hommage à sa gloire.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



ARTICLE III.

MEMORIE dell'antico e presente stato delle Palude Pontine, *rimedi e mezzi per dissecarle a publico e privato vantaggio. Opera di* Emerico Bolognini, *Governatore generale di maritima e campagna.*

» MÉMOIRES sur l'état présent & » ancien des *Marais Pontins*, & sur » les moyens de les dessécher à l'a» vantage du public & des particu» liers. Par M. *Emeric Bolognini*, » Gouverneur général des côtes & » de la campagne. Cet ouvrage est » immédiatement suivi du rapport » de la visite des Marais Pontins » par l'Architecte *Ange Sani*, Géo» metre du Sénat & du Peuple Ro» main, présenté avec leur plan le » 15 juillet 1759, à M. *Bolognini*. » A Rome, chez les héritiers *Bar*» *bellini*, 1759, *in*-4°. grand pap. » pag. 88, sans la préf. & les tab. »

PERSONNE n'ignore quelle fut la grandeur & l'utilité des entreprises qu'exécuterent les anciens Romains:

mais peut-être ce Peuple n'a-t-il rien fait de plus avantageux à l'humanité que de dessécher les lieux marécageux pour augmenter l'abondance, en les rendant propres à la culture.

Ainsi pensoit Jules-Cesar que la mort seule empêcha de donner un écoulement au lac *Fucin* dont les eaux inondoient les campagnes des Marses. Ce projet qu'Auguste refusa d'exécuter, malgré les pressantes sollicitations de ces Peuples, fut adopté par l'Empereur Claude qui y employa trente mille hommes, & dont les travaux furent ensuite repris & continués par Trajan & par Adrien.

Très-anciennement les Romains avoient ouvert au lac d'*Albe* un passage jusqu'à la mer & desséché les environs de Rome par un travail dont Ciceron parle lui-même avec étonnement.

Emilius Scaurus, au moyen de canaux navigables conduits de Parme à Plaisance, avoit rendu propre à la culture tout le terrein d'entre ces deux villes, couvert jusques-là par les eaux du Pô. Son ouvrage subsiste encore.

M. Curio Dentatus avoit, en cou-

pant une montagne, forcé les eaux du lac *Velin* à tomber dans la riviere de *Nera*, d'où elles alloient se jetter dans la mer, & étoit ainsi parvenu à dessécher le territoire de *Théate*, aujourd'hui *Chieti*. Dans la suite la *Nera* venant à se répandre dans les campagnes de *Narni*, Tibere la renferma dans un lit plus profond, que l'on nomme encore *la Fossa Tiberina*.

A ce sujet M. Bolognini parle des entreprises qu'à l'exemple des anciens, les modernes ont exécutées en France, en Hollande & dans le Duché de Holstein.

Il convient cependant que, malgré la perfection où l'on a porté l'art des desséchemens, on en a tenté quelques-uns qui n'ont pas réussi, soit qu'on n'ait pas détruit les causes fondamentales de l'amas des eaux, soit qu'on n'en ait pas maintenu l'écoulement par l'entretien des digues, soit que le défaut d'argent ait mis dans l'impossibilité d'achever les travaux, soit enfin que des obstacles imprévus ayent fait échouer ces utiles entreprises.

C'est par des raisons ou des accidens de cette nature, que le desséchement

des *Marais Pontins* n'a jamais reçu ſon entiere perfection : de-là l'on a pris occaſion de le faire regarder comme impoſſible. Cette idée, devenue preſque générale, n'a pas empêché que la *Congrégation du bon Gouvernement*, deſtinée à protéger la culture des terres, n'ait ordonné qu'on examinât, ſuivant les principes & la méthode de l'art, ſi en effet ce deſſéchement étoit impraticable.

M. Bolognini, chargé de l'exécution de cet ordre, a commencé par s'inſtruire d'une matiere qui juſqu'alors lui étoit abſolument inconnue ; il a recueilli avec exactitude tout ce qui a été dit au ſujet des anciens deſſéchemens de ces marais ; il a raſſemblé les avis des Ingénieurs anciens & modernes qui, par la viſite des lieux, ſe ſont mis en état d'en parler d'une maniere inſtructive. Il a fait plus : accompagné d'un Géometre & des perſonnes du voiſinage les mieux inſtruites, il a viſité lui-même tous les endroits acceſſibles de ces marais, & il eſt parvenu à démontrer l'infaillibilité des moyens de réuſſir dans cette grande entrepriſe. Il n'eſt pas douteux que

dans des siecles antérieurs ces marais n'ayent été plus d'une fois desséchés : pour s'en convaincre, il suffit de les visiter ; mais le desséchement n'ayant jamais été total, on n'en a pas retiré les avantages qu'on en attendoit.

Le plan des marais & l'exposition des moyens propres à faire couler les eaux jusqu'à la mer par un chemin plus court qu'il ne l'étoit autrefois, ont été communiqués aux plus habiles Mathématiciens de Rome. Encouragé par leur approbation, le savant & judicieux Prélat s'est hâté de convaincre le public par un projet détaillé, que le desséchement des *Marais Pontins* n'est rien moins qu'impossibe.

Ici l'Auteur expose avec une chaleur vraiment patriotique les avantages infinis qui résulteroient de l'exécution de cette entreprise. Après avoir fait éclater le zele qui l'anime pour l'Etat en général, & en particulier pour les sujets soumis à son gouvernement, M. Bolognini entre en matiere. Son Mémoire est divisé en trois parties, subdivisées chacune en plusieurs chapitres. La premiere offre *des connoissances historiques, tirées des anciens &*

des modernes, sur les Marais Pontins. Dans la seconde, l'Auteur en expose *l'état présent & les moyens de les dessécher.* Dans la troisieme il propose *des vues pour former une compagnie qui se charge de l'entreprise.*

PARTIE I. CHAPITRE I. Les *Marais Pontins*, situés entre *Astura* & *Monte Circello*, font partie de la Campagne de Rome, autrefois le *Latium*, & particulierement d'un canton dont la capitale étoit *Pometia* ou *Pontia Suessa*, ville des Volsques. Une ancienne tradition porte que dans les tems les plus reculés, ce canton fut habité par une colonie de Lacédémoniens qui le défricherent & l'appellerent *Feronia*, du nom de la Déesse qui préside à la production des plantes. Les Romains en différens tems établirent en ce pays diverses colonies, & l'on y compta jusqu'à vingt-trois villes; mais comme anciennement ces marais avoient beaucoup moins d'étendue qu'aujourd'hui, plusieurs de ces villes étoient situées hors de leur enceinte.

Pometia Suessa, ville très-peuplée, dont la fondation avoit précédé de

plusieurs siecles celle de Rome, étoit située dans l'endroit appellé *Mesa* ou *Mezzia*, village où le Chapitre de *Sezze* fait exercer son droit de pêche. *Sezze* étoit anciennement une colonie des Rois d'Albe, appellée *Setia*. *Norba*, colonie romaine dès l'an de Rome 262, s'appelle aujourd'hui *Norma*. *Nettuno* remplace *Antium*, colonie romaine dès l'an 268. *Pivernum*, colonie romaine sous les Triumvirs, est *Piperno*. On trouve à *Borgo longolo* ou *Borgo-longo* quelques ruines de *Longula*, placée entre *Monte Circello* & *Sezze*, vers *Nethuno*. *Sulmone* est aujourd'hui *Sermonetta*; *Circeium*, *San-Felice*; *Anxur*, colonie romaine, *Terracine*; & *Regeta*, sur la voie Appienne, à quarante-six milles de Rome, *la Chiesa di San-Giacomo*. Rien ne fait connoître la situation d'*Arunca*, de *Polusca*, d'*Appiola*, détruite par Tarquin l'Ancien, d'*Ausona*, d'*Albiola*, de *Mugilla*, de *Satricum*, colonie romaine dès l'an 370, d'*Ecetra*, de *Mucanite*, d'*Artena*, d'*Ulabra*, colonie romaine sous la dictature de César, non plus que de *Trapontium*,

Les grands Seigneurs de Rome bâtirent dans cette vaste plaine où beaucoup de lieux portent les noms de leurs anciens possesseurs, un grand nombre de magnifiques maisons de plaisance. Il subsiste encore des ruines de celles de *Pomponius Atticus* dans le territoire de *Sezze*; de la maison *Antonia*, où l'on voit au pied du mont *Antoniano* quelques grottes appellées *Grotte del campo*; d'*Auguste*, au lieu de *Marutti*, dans l'emplacement nommé *Palazzo della famiglia Cornelia*; de *Mecenas*, près de *Puntanello*; de la maison *Vitellia*, dans l'endroit qu'on nomme *Vitelli*; de *Sejan*, près de *Piperno*, sur la montagne & vers les marais; de la maison *Julia*, dans les environs de *Bassiano*, terre de la maison *Gaëtani*.

Voilà sans doute des preuves bien évidentes de la fertilité de cette plaine, de la salubrité de l'air qu'on y respiroit & de la multitude de ses habitans. D'ailleurs l'histoire nous apprend que ce canton étoit fertile en vins exquis, en grains, en olives & en fruits de toute espece; il y campa souvent

de grandes armées, & il s'y donna des batailles. Tout cela n'annonce pas un pays inondé.

Lorsqu'Appius Clodius fit passer au-travers de cette plaine la célebre voie Appienne qui conduisoit de Rome à Capoue & qui subsiste encore, quoiqu'impraticable, il pourvut à la sureté des voyageurs, ainsi qu'à la durée de ce grand ouvrage, en renfermant les eaux dans des canaux & en les retenant par de fortes digues. C'est ce que prouvent les restes des ponts construits le long de cette voie & dans son voisinage.

Les Romains distraits par des guerres étrangeres, ne s'occuperent pas long-tems de l'entretien des digues: aussi, cent cinquante-deux ans après la construction de la voie Appienne, la plaine fut-elle changée en un vaste marais. Le Consul P. Cornelius Cetegus qui commandoit dans la province, fit écouler les eaux, & le Sénat le récompensa par le don de quelques-unes des terres qu'il avoit desséchées. La plaine fut alors si bien remise en valeur, que les Romains en tirerent une très-grande quantité de bleds dans

des circonſtances où l'on craignoit que les cultivateurs des environs de Rome n'éprouvaſſent toutes les horreurs de la famine.

Les troubles qu'exciterent dans la République les entrepriſes des Gracques, d'Apuleius Saturninus, de Livius Druſus & d'autres Tribuns du Peuple, la guerre contre les Alliés & celle contre les Eſclaves, les guerres civiles de Marius & de Silla, de Sertorius, de Cinna, de Lepidus, de Catilina, de Ceſar & de Pompée, firent entierement oublier notre plaine. On ne penſa à rien moins qu'à réparer les dommages cauſés journellement par l'impulſion des eaux qui bientôt rompirent leurs digues de toutes parts.

Jules-Ceſar dont la grande ame embraſſoit tous les objets, étant devenu maître de la République, forma le deſſein de deſſécher ces marais, au moyen d'un canal aſſez vaſte pour contenir les eaux débordées & les porter à la mer auprès de *Terracine*, avec celles du Tibre & du Teverone, qu'il comptoit y faire entrer dès Rome même, afin que les navires marchands puſſent aborder plus ſurement & plus

commodément

commodément à la Capitale. Ce projet suspendu par la mort de son auteur, fut exécuté par Auguste pour la partie des Marais Pontins ; & c'est ce qu'Horace veut dire par ces vers :

Regis opus, sterilisque diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit & grave sentit aratrum.

Claude fit à ce grand travail les réparations nécessaires. Son exemple fut suivi par Trajan. Le soin qu'on prit d'entretenir les digues & de nettoyer les canaux & les rivieres, maintint ce desséchement pendant l'espace de plus de trois cens ans ; il subsista jusqu'au regne de l'Empereur Gratien.

Dès-lors l'Italie, presque toujours privée de la présence des Empereurs, fut sans cesse exposée aux incursions des barbares, & la plaine Pontine fut enfin inondée. Sous le regne de Théodoric, Roi des Ostrogoths & d'Italie, environ quatre cens ans après Trajan, le Sénateur Cecilius-Maurus-Basilius-Decius, issu de l'ancienne maison *Decia*, offrit de faire à ses frais un nouveau desséchement : sa proposition fut acceptée, & Théodoric lui

donna le domaine de tout le terrein qu'il parviendroit à dessécher.

On voit par ce que nous venons de dire, que ces marais ont été plusieurs fois mis à sec par les anciens, & que les terres en ont été pendant long-tems cultivées ; mais rien ne nous apprend par quelle espece de travaux on avoit sçu les rendre utiles, ni par quels canaux & suivant quelles directions les eaux alloient se jetter dans la mer. En visitant ces marais, tant à pied qu'avec des barques, on a seulement trouvé plusieurs anciens fossés sur diverses lignes de direction, correspondans, pour le plus grand nombre, aux ponts construits le long de la voie Appienne, & qui tous conduisoient les eaux à la mer par le chemin le plus long.

Depuis le regne de Théodoric jusqu'à Boniface VIII. qui fut élevé au Pontificat en 1294, on ne lit rien nulle part qui ait trait aux marais Pontins. Les eaux ayant couvert toute la plaine, ce Pape fit creuser dans la partie la plus basse un nouveau canal qui, recevant les rivieres de *Ninfa*, de *San Nicolo*, & de *Falcone*, les versoit dans la riviere de *Cavata*,

c'eſt-à-dire dans le canal d'Auguſte, dont la décharge eſt du côté de *Sezze*. Par cette opération, la partie la plus élevée de la plaine fut entierement délivrée des eaux; & c'eſt l'eſpace qui ſe voit encore à ſec depuis *Sezze* juſqu'à *Sermonetta*. Mais ce travail ne ſuffiſoit pas pour ſoutenir les eaux au même niveau dans les lits des rivieres & dans les canaux: auſſi ne tarderent-elles pas à s'épancher & à ne faire qu'un grand lac de tout le terrein au-deſſous de *Sezze*. Après la mort de Boniface VIII. les Papes qui avoient tranſporté leur réſidence à Avignon, s'occuperent peu de leurs Etats d'Italie. Les habitans de *Sezze*, quelques inſtances qu'ils fiſſent à cette Cour, ne purent obtenir aucune réparation des dommages que leur cauſoient les eaux, & qui devenoient de jour en jour plus conſidérables.

A peine Martin V. qui, lorſqu'il étoit Cardinal, avoit fait viſiter ou viſité lui-même ces marais, fut-il aſſis ſur la chaire pontificale, qu'il voulut avoir ſur le nouveau deſſéchement qu'il projettoit, l'avis des plus habiles Mathématiciens de l'Europe. Ils déciderent

tous, après un long examen, que les améliorations des anciens ne s'étoient point maintenues, parce qu'on avoit conduit les eaux à la mer par la route la plus longue, & que par conséquent il avoit été trop difficile & trop dispendieux de conserver dans leur élevation les terreplains des digues établies en plusieurs endroits sur un fonds de mauvaise qualité. Il fut donc unanimement arrêté qu'il falloit, en coupant une colline, ouvrir aux eaux un chemin plus court, dont la pente rapide les précipitât avec violence dans la mer. Pour cet effet, on creusa le grand canal qu'on appelle *Rio Martino*, lequel, dans la plus grande partie de sa longueur, a près de trois cens palmes de diametre à sa superficie, & plus de cinquante de profondeur. Ce canal coule entre deux collines environ l'espace de six milles, passe au-delà de ces collines & va jusqu'à trois quarts de mille en-deçà de la mer. Martin V. mourut, & l'ouvrage ne fut point achevé.

Les successeurs de ce Pape, Eugene IV. Nicolas V. Calixte III. Pie II. & Sixte IV. crurent au contraire qu'il

valoit mieux réparer les travaux des anciens Romains; ils y forcerent par différens Brefs les Communautés de *Terracine* & de *Sezze*. On ignore si leurs ordres furent exécutés; ce qui est de certain, c'est qu'on n'en recueillit aucun avantage.

Léon X. fit une donation solemnelle du domaine & de la seigneurie des marais Pontins à Julien de Médicis en 1514, & à Laurent en 1517. Laurent commença par dessécher les parties les plus basses & les plus voisines de la mer. La portion qu'il affranchit des eaux a près de quinze milles de circuit; elle est encore à l'abri de l'inondation & s'appelle *Gavotti*.

Sixte V. devenu Pape en 1585, dépouilla sur le champ les Médicis des droits dont ils jouissoient depuis plus de soixante-neuf ans, & ne leur laissa que la propriété des terres qu'ils avoient desséchées. Ensuite, pour augmenter à Rome les produits de l'*Annone*, pour rendre l'air plus sain & repeupler les campagnes de *Sezze*, ce Pontife s'étant transporté sur les lieux, fit creuser en suivant les lignes

furent impoſées. Le traité n'eut pas lieu.

Le même traité fut repris en 1699 par Innocent XII. avec le même Corneille Meyer, & le Prince D. Livio Odeſcaſchi ſe mit à la tête de l'entrepriſe.

Clement XI. encouragea ce Prince & chargea le Cardinal Imperiali de veiller à l'exécution du projet. Ce Cardinal ſe rendit à *Sezze* & ordonna qu'on conſtruisît des digues à la riviere de *Puzza* & que l'on bouchât les ouvertures de celles de la riviere de *Cavata*. Les travaux furent dirigés par Otton Meyer, fils de Corneille. Le Cardinal, de retour à Rome, voulut que de cent pas en cent pas on fît des coupures de trente palmes à la riviere de *Ninfa*, pour que les eaux, courant vers la mer par le territoire de *Sermonetta*, tombaſſent dans le *Fiume antico*, c'eſt-à-dire dans le canal de Claude. Il ordonna de plus que, pour ne point empêcher la diverſion des eaux, on détruisît les digues du torrent de *Teppia*; mais ces derniers ordres ne furent point exécutés : l'épanchement vague & ſans direction qui devoit en réſulter, n'auroit en effet

servi qu'à couvrir les terres d'une plus grande quantité d'eau. Le Prince Odescaschi débourſa trente-cinq mille écus romains pour les digues de la *Puzza*; mais il n'en fut employé que cinq mille, & les digues furent ſi mal faites que deux crûes d'eau du torrent *Teppia* les renverſerent preſque entierement. Le peu qu'il en reſte ne met à couvert de l'inondation qu'une très-petite portion de terrein.

En 1729 Benoît XIII. envoya Romuald Bertaglia & François Lamberti, célebres Ingénieurs, viſiter les marais Pontins; mais la mort de ce Pape ſuſpendit encore l'exécution de cette utile entrepriſe.

Sous le pontificat de Benoît XIV. une compagnie ſe préſenta pour le deſſéchement; mais, ou les conditions qu'elle propoſa ne convinrent pas, ou le Souverain Pontife eut ſes raiſons pour ne pas favoriſer l'entrepriſe.

Dans le dernier chapitre de cette premiere Partie, l'Auteur s'attache uniquement à réfuter Dominique-Antoine Contatori, Médecin & mauvais compilateur d'une hiſtoire latine de *Terracine* ſa patrie. M. Contatori, dans

le deuxieme chapitre du premier livre de son ouvrage, prétend « qu'il est » dangereux de travailler au desséche- » ment total des marais Pontins & » qu'il est impossible d'y réussir; que » le danger consiste en ce que le re- » muement de ces terres marécageu- » ses occasionneroit infailliblement des » maladies épidémiques, & que l'im- » possibilité de la réussite vient de la » quantité des sources qui jaillissant » de toutes parts, inondent nécessai- » rement la plaine ».

Mais le témoignage des plus savans Médecins, des expériences sans nombre & les loix de la Physique anéantissent la premiere objection. Quand des terres solides ne restent inondées que parce que la trop grande quantité d'eau ne peut pas s'écouler assez promptement, il est certain qu'elles peuvent être remuées, pourvu toutefois qu'on prenne certaines précautions, sans qu'il en résulte des maladies : au contraire leur remuement purifie l'air & le débarrasse des exhalaisons putrides dont le trop long séjour des eaux l'avoit empreigné. Les habitans de *Terracine* doivent en être convaincus par leur

propre expérience. Depuis qu'ils cultivent de petites portions du terrein inondé, l'air y eſt beaucoup meilleur; les maladies y ſont moins fréquentes, le nombre des habitans eſt beaucoup plus conſidérable. Il en eſt de même à *Sezze*, à *Piperno* & par-tout où l'on éloigne les eaux des lieux habités, en cultivant à l'entour autant de terrein qu'on le peut.

La ſeconde objection eſt réfutée par le fait même. Toutes les eaux qui coulent dans la plaine & qui la changent en marais, prennent leurs ſources au pied des montagnes dont elle eſt en partie environnée, & hors du vaſte eſpace qu'elles inondent. Les Ingénieurs qui l'ont viſitée en différens tems, les Pêcheurs, les autres habitans n'y ont jamais découvert aucune ſource, pas même dans les lits des rivieres. D'ailleurs la nature du terrein indique ſuffiſamment qu'il ne peut pas y en avoir. Les chênes & les autres arbres qui jettent de profondes racines, y viennent très-beaux; & quoiqu'enfoncés dans l'eau de pluſieurs palmes, ils ne ſont pas même ébranlés par la force des courans. De plus quel-

ques habitans de *Terracine* y ont élevé dans des parties basses qu'ils ont desséchées, des bâtimens considérables, dont les fondations annoncent incontestablement un fond sec & très-solide.

Nous ne suivrons point l'Auteur dans tous les détails où il s'est vu forcé d'entrer pour repousser le mauvais raisonnement de M. Contatori; il nous suffira de dire que l'ignorance & la mauvaise foi de l'Historien de *Terracine* sont relevées savamment. Ajoutons que dans tout ce chapitre l'Auteur unit une érudition sagement ménagée à des raisonnemens aussi solides que lumineux.

La suite pour le volume prochain.



ARTICLE IV.

LE COUVENT. Elégie traduite de l'anglois.

LE son de la cloche annonce le moment de la retraite . . . toutes les Vierges obéissent & se retirent dans leur cellule. Elles laissent le parloir & moi dans une solitude effrayante.

Le soleil couchant ne brille plus que de foibles rayons ; un morne silence regne dans cette enceinte ; seulement on entend une pâle Novice qui, prolongeant sa priere, pousse un profond soupir & frappe son sein innocent.

Peut-être quelqu'Eloïse nouvelle, consumée d'amour & de douleur, fait-elle entendre ses plaintes à la nuit, & chante dans des vers tristes le destin cruel qui la sépare de l'amant qu'elle veut oublier.

Dans l'enceinte de ces murs couverts de mousse, cette infortunée amante apprend maintenant à pleurer, tandis que ses pieuses compagnes reposent, dans leurs lits étroits, jusqu'à minuit,

l'auſtere pénitence refroidit leur ſein, & leurs charmes ſont flétris ſous la haire.

Loin du bruit & des erreurs du monde, elles marchent dans les ſentiers obſcurs de la retraite : là les heures s'écoulent en ſilence, comme l'onde *inagitée* par les vents.

Cependant les extaſes & les viſions céleſtes n'effacent point de leurs ames le ſouvenir de ceux qu'elles ont aimés; elles n'oublient même pas le reſte du monde : leurs oraiſons nocturnes s'élevent juſqu'au trône de l'Eternel & arrêtent la foudre prête à tomber des cieux.

Elles ſe ſont arrachées avec douleur d'entre les bras de leurs freres & de leurs ſœurs, & ce n'eſt pas ſans pouſſer des ſoupirs qu'elles ont abandonné le lieu de leur naiſſance : lorſqu'elles dirent adieu à leurs tendres parens, les larmes filiales coulerent de leurs yeux.

Leurs regards même ſont quelquefois tombés ſur celui qui chante leur hiſtoire dans ces vers mélancoliques ; & ſi l'on demandoit un jour ce qu'il eſt devenu, une Veſtale âgée pourroit répondre :

« Nous l'avons vu souvent avant les
» rayons de l'aurore, accourir à l'église
» & s'unir avec nous dans le chant
» des matines : il visitoit le tombeau
» d'Eloïse, en lisoit l'inscription, plai-
» gnoit sa destinée, & à mesure que
» la douleur s'emparoit de son ame,
» il lui souhaitoit en soupirant le re-
» pos éternel.

» Tantôt d'un air languissant il
» s'appuyoit contre ce pilier, souriant
» à ce qui se passoit dans son imagi-
» nation ; tantôt il paroissoit triste,
» pâle & rêveur, comme un amant
» qui a perdu ce qu'il aime.

» Un matin je ne le vis point sous
» le dôme, ni dans la nef, ni dans la
» sacristie ; il ne parut point auprès de
» la tombe, ni près du bénitier, ni
» sous le portique. Un autre parut,
» qui nous apprit que celui que je
» cherchois ne pouvant vaincre la pas-
» sion dont il brûloit pour une d'entre
» nous, étoit allé terminer ses jours
» malheureux dans les pays les plus
» éloignés. Il nous remit aussi ces vers
» que nous récitons avec autant de
» plaisir que s'ils étoient du célebre

» *Vhitehead* ou du tendre & plaintif
» *Gray*.

A côté d'un tableau de l'Albano, où seroit représentée Angelique, échappée aux poursuites de Renaud, se reposant sur l'herbe tendre, au fond d'une antique & sombre forêt, près d'un ruisseau dont les eaux pures & tranquilles coulent à l'ombre des arbustes qui le couronnent, & se livrant toute entiere au calme & au repos profond que lui inspirent les objets doux & solitaires dont elle est environnée; personne sans doute ne seroit choqué de trouver un tableau d'Annibal Carrache, où ce Peintre vigoureux auroit peint un Satyre nud, yvre, chancelant, soûriant à une coupe pleine de vin, qu'il porteroit d'une main incertaine à sa bouche & dont la liqueur en partie répandue tomberoit sur sa poitrine décharnée & brûlée des rayons du soleil. Prenez & dirigez un miroir, dit Platon, vous reproduirez le ciel, la terre, les mers, les hommes, les animaux & généralement tous les êtres. Le Peintre, ajoute ce Philosophe, res-

semble au miroir : de même que cet instrument réfléchit tous les objets, le Peintre peut les tous imiter. Mais ce qui est possible à la peinture, la poésie l'exécute d'une maniere bien plus parfaite encore : le Peintre en effet ne représente que les formes extérieures du corps, d'où l'on juge des émotions intérieures de l'ame ; au lieu que le Poëte, au moyen des paroles, représente & l'intérieur & l'extérieur, & peut dans une seule page présenter plus d'images que ne le feroit le Peintre dans une galerie de tableaux. Restreindre l'objet poétique à certains genres particuliers, ne seroit-ce pas déterminer le miroir à ne réfléchir que certaines images, & le Peintre à ne représenter que certaines figures ? Si tout est susceptible d'imitation, osons tout imiter. Il s'agit seulement de saisir & de bien exprimer le caractere, les mœurs, les formes, l'attitude & le coloris qui conviennent aux objets que nous nous proposons d'imiter. Ces observations nous ont paru nécessaires pour nous justifier d'avoir attaché au morceau plein de douceur & de sentiment que nous venons de traduire, l'*Idylle* sui-

vante, où dans la perſonne d'un Satyre, le célebre M. Geſner a voulu peindre l'excès de la groſſiereté & la ruſticité des mœurs.

L'Amour mal recompenſé.

EMBARRASSÉ dans des filets de chaſſe, un Satyre reſta juſqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ſes pieds fourchus, étendu en l'air, ſortoit des filets; malgré tous ſes efforts, il lui fut impoſſible de dégager un ſeul de ſes membres. Les oiſeaux qui voltigeoient à l'entour des roſeaux, commençoient à s'approcher de lui, & les grenouilles coaſſoient & bondiſſoient à ſes côtés, effrayées & ſurpriſes de cette ſinguliere capture. Je vais crier, dit-il, je vais crier à gorge déployée, juſqu'à ce qu'on vienne à mon ſecours; & il ſe mit à jetter des cris qui retentirent dans les vaſtes campagnes, de collines en collines, à-travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un Faune ſortit du fond des bois : d'où viennent ces cris horribles, dit-il ? fais encore entendre ta

vilaine voix, [illegible] de joie, tels que j'en trouve. Le Satyre cria [illegible] ns jours, quand alors le Faune courut [illegible] grotte. Oh! gissoit tout de son long le Satyre cap- [illegible] à moi, tif : ah ! mon ami, au nom de tous [illegible] utour. les Dieux, dégage-moi de ces maudits [illegible] ir. filets : depuis le lever de la lune je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toutes ses forces ; puis après l'avoir débarrassé de ses liens ; de grace, dit-il, réponds, par quelle aventure as-tu trouvé ce gîte merveilleux ? O ciel ! répondit le Satyre, voilà donc la récompense de l'amour le plus ardent ! Ah, maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois ! Mais allons nous asseoir sous ce saule touffu ; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'asseoir sous le saule, & le Satyre commença son histoire tragique. Depuis une année entiere j'aime la Nymphe de ce ruisseau qui sort là-bas d'entre les broussailles du rocher, là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année je passois la moitié des nuits devant sa grotte, je lui contois mon martyre, & tou-

jours ſans être écouté; je ſoupirois, je me lamentois; tantôt, pour la divertir, je lui jouois un air ſur mon ſiſtre; tantôt je lui chantois une chanſon de mon amour, mais une chanſon ſi touchante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours ſans être écouté.

Je ſerois curieux d'entendre cette chanſon, dit le Faune.

C'eſt la meilleure que j'aie faite en ma vie, répliqua le Satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainſi :

« O toi, la plus belle des Déeſſes! » car Venus n'eſt auprès de toi qu'une » femme ordinaire, ne veux-tu jamais » écouter mon amour ? veux-tu tou- » jours être inſenſible comme cette » pierre ſur laquelle je ſuis aſſis ? Ah, » pauvre malheureux que je ſuis! Il » faudra donc que pendant l'ardeur du » midi, qu'à la fraîcheur de la nuit, » je ſiffle, je chante, je crie & me » lamente en vain devant ta grotte? » Oh, ſi tu ſavois combien il eſt doux » d'avoir un jeune époux ! Interroge » cette paiſible chouette qui habite » derriere ton rocher dans le creux » d'une ſouche & qui pendant la nuit

» pousse des cris de joie, tels que j'en
» poussois dans mes bons jours, quand
» je revenois yvre dans ma grotte. Oh!
» si tu le savois, tu volerois à moi,
» tu passerois tes bras blancs autour
» de mes reins rembrunis, & d'un air
» gracieux tu me conduirois dans ta
» demeure : alors je sauterois de joie,
» comme un veau folâtre. Cruelle!
» combien de fois n'ai-je pas décoré ta
» grotte de branches de sapins, pour
» te surprendre agréablement au re-
» tour de la danse & des jeux (hélas!
» que je ne partageois pas avec toi)!
» Combien de fois, ingrate que tu es!
» n'ai-je pas, aux premiers jours du
» printems, étalé dans de grands pa-
» niers devant ta grotte les premieres
» mûres sauvages, & dans les autres
» saisons ne t'ai-je pas offert des noi-
» settes & les meilleures racines? Ai-
» je laissé passer un seul automne sans
» t'apporter dans mon plus grand vase
» des raisins écrasés, dont les grains
» surnageoient dans le jus écumeux?
» T'ai-je jamais laissé manquer de bons
» fromages de chevre? Déja depuis
» long-tems j'instruis un bouc noir &

» lui enseigne mille tours qui te ré-
» jouiront : quand je l'appelle, il se
» dresse & me baise ; & quand je joue
» sur mon sistre, il faut voir comme
» il se leve sur ses deux pieds de der-
» riere ; il danse comme je danse moi-
» même. Ah, cruelle ! depuis que
» l'amour me tourmente, je suis dé-
» goûté du boire & du manger, &
» je passe souvent une heure entiere
» dans la journée sans ouvrir mon
» outre de vin. Autrefois mon visage
» étoit rond comme une calebasse ;
» maintenant je suis maigre & tout
» décharné ; le sommeil, le doux som-
» meil m'a quitté. Comme je dor-
» mois autrefois ! je dormois jusqu'à
» ce que l'ardent soleil du midi me
» brûlât dans ma grotte, ou que je
» fusse réveillé par la soif. O Nymphe !
» ne fais pas durer plus long-tems ma
» peine : j'aimerois mieux me rouler
» dans une touffe d'orties, je préfére-
» rois d'être couché sur le sable brû-
» lant, exposé pendant une heure en-
» tiere à l'ardeur du soleil, sans boire
» une goutte de vin. Viens donc, ô
» Nymphe plus blanche que le lait !
» quitte

» quitte ta ſolitude & viens dans ma
» grotte : c'eſt la plus belle de tout le
» bocage ; j'ai étendu des peaux mol-
» les de chevres pour toi & pour moi ;
» mes vaſes à boire grands & petits
» y ſont rangés des deux côtés dans un
» ordre élégant, & une odeur déli-
» cieuſe de vin & de cidre s'y fait
» ſentir lorſqu'on en approche. Ah !
» ſonge donc combien il nous ſera
» doux de voir un jour nos enfans
» enjoués courir l'un après l'autre au-
» tour de nos cruches de vin, ou de
» les entendre, aſſis ſur nos outres,
» balbutier des mots ſans ſuite. Tu
» verras devant ma grotte un chêne
» élevé, & ſous ſon ombre la figure
» de Pan : ce Dieu pleure ſur la Nym-
» phe qu'il pourſuivoit & qui fut mé-
» tamorphoſée en roſeau. Sa bouche a
» une vaſte ouverture; tu pourrois y faire
» entrer une pomme entiere, tant j'ai
» donné d'expreſſion à ſa douleur ! ſes
» larmes mêmes, ſes larmes, je les ai
» taillées dans le bois. Mais hélas ! tu
» ne viens point ; il faut que je re-
» porte encore mon déſeſpoir dans ma
» grotte ſolitaire ».

Le Satyre se tut, surpris des ris moqueurs de son libérateur : mais dis-moi, répondit le Faune, comment t'es-tu trouvé pris dans les filets ?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire ma chanson, mais d'une maniere plus touchante que jamais; je l'ai bien chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournois tristement, une de mes jambes se trouva tout-à-coup embarrassée dans un filet qu'on venoit de jetter sur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la Nymphe & ses compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus. Me voici, dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis, & tu ne sautes pas comme un veau folâtre? Eh bien, cruel ! repose donc ici, & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots elles s'en retournerent en effet & du plus

loin je les entendis qui pouſſoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, ſi jamais je retourne près de ſa cabane.

Crois-moi, dit le Faune, vas danſer avec ton bouc & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



ARTICLE V.

DEL Matrimonio, raggionamento di un Filosofo Mugellano, &c.

« DISCOURS sur le Mariage, par un » Philosophe de Mugello. A Lon» dres, 1762 ».

UN Philosophe marié deux fois, ajoutant l'expérience au raisonnement, a-t-il droit d'être écouté, quand il parle contre le Mariage? Tel fut l'Auteur (*a*) de ce discours, ouvrage posthume, publié, dit-on, par son fils.

Avant d'entrer en matiere, nous croyons devoir faire observer premierement que, de quelque maniere qu'on puisse envisager l'opinion de l'Auteur, elle ne sauroit être dangereuse pour la société, fût-elle adoptée à la rigueur

(*a*) On attribue cet écrit à feu M. Cocchi, grand Médecin & plus grand Philosophe encore. On a déja vu plusieurs morceaux de sa plume dans notre Journal.

& dans toute son étendue. En effet, quelles sont les personnes à qui M. Cocchi fait redouter les liens du Mariage ? Les grands Poëtes, les Artistes excellens, les Jurisconsultes, les Mathématiciens & les Critiques profonds, ces hommes enfin dont la prodigieuse rareté faisoit dire agréablement à Madame Deshoulieres que sans doute l'espece en avoit été maudite. Secondement, que c'est ici l'ouvrage d'un Philosophe Médecin, & qu'il ne nous est pas possible d'en donner une idée satisfaisante, sans entrer dans certains détails que cependant nous ne présenterons qu'avec les réserves que nous prescrit la décence de la langue, & plus encore notre respect pour les mœurs.

Le Philosophe que nous aimons mieux presque traduire qu'analyser, recherche les plaisirs & les peines du Mariage, seule maniere de bien juger de cet état. Commençant par le plaisir dont la nature nous a fait un besoin, il en anatomise la source & la cause: il la trouve dans la conformation de nos organes. Il remonte jusqu'à cet instinct si doux, si furieux, & qu'on ne

la volupté, dit notre Auteur, perd toutes ses délices. C'est donc une raison de vertu dans les femmes, mais encore plus un motif d'intérêt, que cette pudeur qui d'une part allume ces desirs dans l'homme, & de l'autre lui prescrit la réserve; & cette vertu ne sauroit être trop recommandée, d'autant qu'elle est le soutien des vrais plaisirs du Mariage, qui consistent peut-être moins dans ce qu'on accorde aux sens que dans ce qu'on leur refuse: mais comme peu de maris & de femmes sont capables d'entendre cette leçon, il arrive que l'hymen abrege le cours naturel de l'amour par l'imprudence commune de deux époux qui ne prévoyent pas qu'en s'abandonnant l'un & l'autre à leurs desirs, ils trahissent eux-mêmes leurs plus chers intérêts. Le Mariage n'est donc pas un plaisir en lui-même, du moins à l'envisager par le but principal qu'on s'y propose, qui est la satisfaction de certains desirs.

De l'amour des sens qui conduit au Mariage, l'Auteur passe à l'examen de l'amour conjugal qui n'est proprement qu'une affection paisible & bien ordonnée: cette affection, il la trouve

fondée sur un sentiment de bienveillance qu'il suppose inné dans l'homme. On le remarque, dit-il, & dans la compassion, ou l'horreur que nous avons tous de voir souffrir, & dans ce tendre intérêt que nous prenons au bonheur des autres, quand nous n'avons pas un motif plus pressant de souhaiter leur infortune. Voyez comme les jeunes gens s'affectionnent pour un héros de roman. Quiconque étudiera l'histoire naturelle du cœur humain, poursuit l'Auteur, se convaincra que nous sommes tous nés pour aimer toujours: or cette inclination générale s'attache & se restreint nécessairement à quelqu'un des objets qui nous environnent, & ceux qui nous touchent de plus près ont la plus grande part à ce sentiment qui n'est après tout qu'un développement de notre amour propre. Mais qui peut y avoir des droits plus prochains qu'une femme dont les caresses, les services, les conseils, les attentions, souvent même les bienfaits s'emparent de notre cœur par autant de liens? Cependant d'un autre côté, combien de défauts effacent ou détruisent cette belle perspective! Si quel-

ques femmes se font aimer, en est-il beaucoup à qui l'on doive cette estime qui est la base des solides affections? Soit que l'on considere leur organisation foible & délicate, soit qu'on regarde aux sentimens de leur cœur, qui dépendent si fort de l'économie animale ou de la constitution physique; soit qu'on fasse attention aux préjugés dont leur esprit est imbu par l'éducation, que de motifs de dégoût & d'éloignement n'y trouve pas un Philosophe!

Votre femme est-elle jeune; belle, fraîche & robuste, comment satisferez-vous aux desirs qui naissent de la vigueur & de la santé? Compterez-vous sur la chasteté d'une épouse que la nature même pousse à l'infidélité conjugale? Car la chasteté naturelle prend sa source dans la foiblesse des fibres, dans la sécheresse des humeurs paresseuses & lentes, dans la crainte des reproches domestiques; de la honte publique & des châtimens éternels. Mais toutes ces choses font-elles toujours assez d'impression sur tous les tempéramens? D'ailleurs la sagesse même d'un Philosophe in-

vite une femme à le trahir : tandis que tous ses voisins concourent à hâter un opprobre, ou qu'il ne révele pas, ou qu'il dissimule, autant pour éviter le ridicule de la jalousie, que pour ne pas rougir lui-même des vices de sa femme. Voudra-t-il prévenir sa confusion par des leçons, des avis ou des reproches? Que de querelles! car les femmes sont promptes à la colere. Il faut donc qu'un homme qui aime la paix, si nécessaire pour la recherche & la contemplation de la vérité, supporte les petitesses d'une femme qu'on n'a accoutumée à s'estimer & à se faire valoir que par sa parure, à s'occuper que d'un puérile travail des mains, à converser qu'en médisances, dont l'esprit enfin n'est rempli que d'erreurs & de bagatelles. Comment estimer la société d'une pareille compagne, & peut-on chérir sans estime? Je sais bien, dit notre Philosophe marié, qu'il se trouvera peut-être une femme dont l'esprit naturel & le bon sens superieur à son éducation est susceptible de l'amour de la vérité, de réflexions saines & justes sur les avantages naturels de la vertu : elle sera capable de faire de

bonnes lectures & de les mettre à profit pour l'agrément de la conversation ; elle aimera celle des amis de son mari, parmi lesquels elle se confirmera dans ses principes d'honnêteté ; elle évitera par conséquent la compagnie & l'entretien frivole des femmes dont elle ne pourroit que contracter ou mépriser les travers ; elle sentira l'inutilité de la recherche dans la parure ; enfin elle sera les délices, la gloire & la félicité d'un Philosophe. Mais songez à ce qu'il en coûte de soins pour avoir une telle compagne, de craintes pour ménager l'excessive délicatesse de son ame, & de regrets si l'on vient à la perdre ; & vous sentirez s'évanouir tous les motifs de la rechercher & l'espérance d'y trouver un bonheur assez solide, assez attrayant pour un homme de Lettres.

Troisieme attrait du mariage, l'amour paternel, ou plutôt un desir de postérité. Quel que soit l'empire de la mort sur notre être dont elle ne sauroit éteindre toutes les facultés, il est certain que, soit habitude ou nature, nous sommes inquiets & jaloux de l'opinion que les hommes auront de nous quand nous ne serons plus. Cet

amour propre qui nous fait jouir de l'impreſſion que notre image ou le ſouvenir de notre exiſtence fait ſur l'eſprit d'autrui, ce deſir de la conſidération, qu'on appelle amour de la gloire, vit dans tous les cœurs. Les Sages qui peuvent en pénétrer le néant & les bornes, ceux même qui n'imaginent rien au-delà de cette vie, cherchent à l'étendre juſqu'aux âges les plus reculés. C'eſt ce deſir d'une ſorte d'immortalité qui les engage à vouloir ſe l'aſſurer par la propagation du ſang, qu'ils regardent comme une ſuite &, pour ainſi dire, une continuation de leur être. D'autres, avec plus de fondement & de ſolidité, n'ont égard dans le Mariage qu'au tems de leur vieilleſſe, à laquelle ils veulent d'avance donner des appuis & des défenſeurs. D'autres enfin conſidérant l'influence de l'amour paternel ſur la plûpart des ames, croyent y trouver un plaiſir ſingulier; & ne pouvant ſe le procurer d'une maniere légitime & par conſéquent ſatisfaiſante à tous égards, que par le Mariage, ils deſirent le moyen pour la fin. L'Auteur peſant attentivement tous ces motifs, montre d'abord

que notre réputation après la mort n'est qu'un son bruyant, vague, léger & fugitif, qui ne nous touche d'aucune façon, & que la bonne réputation n'est avantageuse que pour cette vie, mais que le soin de cette renommée a par lui-même des suites qui s'étendent au-delà de nous, & que la gloire de nos talens & de nos vertus nous survit sans notre participation. Quant au secours qu'on attend de ses enfans dans sa vieillesse, est-ce pour notre fortune qu'ils ont dissipée ou diminuée ? est-ce pour les conseils qu'on trouveroit également chez des amis ? est-ce des attentions & des soins pour un état d'infirmité ? Mais une parente éloignée, l'adoption d'un étranger que la reconnoissance envers un bienfaiteur & l'espoir d'une dot ou d'une succession attacheroient auprès d'un vieillard, suppléeroient avec avantage au défaut de postérité. L'Auteur pouvoit ajouter encore que lorsqu'un pere est vieux, ses enfans sont eux-mêmes déja peres, ou constamment absorbés par des emplois & des fonctions publiques, par l'amour, en un mot de leur fortune & de leur race ; enfin que

leurs regards & leurs ſoins vont toujours en avant & rarement en arriere. Combien de *laërtes* relégués à la campagne ſans femme & ſans enfans; quoiqu'ils ſoient époux & peres! Les peines, les dépenſes & les inquiétudes que coûte l'éducation d'une famille; la breche que fait au patrimoine l'établiſſement des enfans, leurs diſgraces qu'on partage & qu'on ſent plus vivement encore que leurs ſuccès, tout cela contrebalance peut-être le deſir d'une poſtérité. Eſt-il donc étonnant qu'une Nation ingénieuſe de l'Europe ait dit, contre la maxime des Patriarches, qu'*une femme ſtérile eſt un vrai tréſor?*

L'Auteur ne compte pas pour un avantage les affinités qu'on contracte par l'alliance matrimoniale. Ce lien d'intérêt, dit-il, diviſe plus qu'il n'attache. Une famille dans laquelle on entre par le Mariage eſt ſouvent une ſurcharge, ou du moins un acceſſoire au contrat dont les conditions ſont plus onéreuſes qu'utiles; car enfin il vous faut partager des peines étrangeres, ſouffrir ou pacifier des querelles domeſtiques entre une épouſe & une belle-mere, voir

des parens dont la conduite & le caractere vous déplaisent, traiter en amis des gens qui ne le sont ni de votre choix, ni par leurs bons offices.

Aux raisons apparentes, mais équivoques d'intérêt qu'on croit trouver dans ces sortes d'affinités & qui n'y sont jamais, substituez-en une plus puissante, qui est celle d'augmenter votre fortune par l'acquisition d'une riche dot, en serez-vous plus satisfait ? Pensez-vous qu'une femme n'exige pas de dépense à proportion de ce qu'elle vous apporte de fonds, qu'elle ne soit pas altiere de ses dons, qu'elle ne chicane pas sur la communauté de biens établis entre vous, ou sur le domaine que vous en avez ? Cependant l'Auteur taît ces objections & beaucoup d'autres, en avouant que l'envie de réparer ou d'améliorer son patrimoine peut engager un homme raisonnable à se marier, parce qu'il est certain, dit-il, qu'un juste desir des richesses rend excusables beaucoup de folies, comme celles des Navigateurs, des gens de guerre de *la haute & basse servitude* : l'Auteur appelle ainsi les va-

lets & les courtisans. Or si l'on souffre tant de peines & d'inquiétudes pour s'avancer & s'enrichir, autant vaut souffrir une femme & les incommodités du Mariage.

Parmi ces embarras, on examine ceux qu'il apporte dans les affaires : l'agriculture, le commerce, le service des Cours, les charges civiles, les emplois militaires & les professions de toute espece demandent la plûpart une ame toute entiere & libre d'autres soins. Cependant aucune situation n'est plus favorable au Mariage que la vie champêtre, ou l'économie rustique ; puisque, selon Hésiode, les fondemens de l'agriculure sont une maison, une femme & des bœufs. Mais il faut acheter cette femme, si vous voulez qu'elle s'accoutume à la solitude & à la simplicité des mœurs de la campagne.

Le commerce qui demande des voyages & des courses, qui veut des travaux, expose à des périls, de même que la profession des armes, est aussi contraire au repos & à la sûreté nécessaires pour un pere de famille.

qui étoit de ſavoir ſi le Mariage étoit propre à l'homme de Lettres. Il entend particulierement par ce titre les hommes de génie & les Savans, tels que les grands Poëtes, les habiles Mathématiciens, les Naturaliſtes, les Ecrivains non pas élégans & ſuperficiels, mais érudits & profonds, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la Critique, ſous laquelle il comprend tout ce qui n'eſt pas impoſture, ou ce qui eſt du reſſort de la vérité. Quand on l'aime, dit-il, peut-on aimer autre choſe ? La contemplation & le ſentiment de la vérité laiſſent-ils place à d'autres ſoins, à d'autres affections ? On ſait que l'étude exige du tems, de l'argent, de la vigueur & ſur-tout de la tranquillité ; mais comment eſpérer de voir la paix du ménage entre une femme jeune, belle, vive, careſſante, & un Philoſophe contemplatif, froid, ſérieux, taciturne, inſenſible ? Un livre, une médaille, un inſecte, un brin d'herbe, quels ſtupides rivaux pour une femme ! N'en cherchera-t-elle pas de plus animés à ſon mari ? Comment pourra-t-il veiller la nuit & travailler le matin ?

Laiſſera-t-il refroidir le lit conjugal ſans inquiétude ni ſouci ? Ce ſeroit bien autre choſe, s'il lui prenoit envie de voyager pour conſulter une bibliotheque ou quelque Savant, pour viſiter un cabinet d'Hiſtoire Naturelle ou de curioſités de l'art, pour aller rechercher la figure de la terre, les traces de la mer ſur les montagnes, les effets des volcans : entrepriſes qu'on ne peut tenter ſans dérober du tems & de l'argent à ſes affaires domeſtiques.

Mais quand bien même le Mariage ſeroit propre à l'homme de Lettres, eſt-il propre lui-même au Mariage ? Pour diſcuter cette queſtion, l'Auteur examine ſi la vertu prolifique eſt bien d'accord avec la faculté de penſer, ou plutôt avec l'exercice de cette faculté. Il fait voir que la vivacité de l'imagination & la force ou l'intenſité de la réflexion, qui ne ſont autre choſe que la durée & la profondeur de l'attention, ne peuvent ſe ſoutenir que par l'abondance de certains eſprits ou de particules de ſang qui ſe portent vers le cerveau avec plus ou moins de rapidité, de modération, de régularité,

Nous ne ſuivrons point notre Anatomiſte dans l'explication phyſique des opérations de l'ame ; il eſt trop ſage pour s'y livrer : mais nous obſerverons avec lui que l'uſage des femmes épuiſe le ſang des humeurs ſpiritueuſes qui contribuent au reſſort des nerfs & au mouvement des muſcles, reſſort & mouvement ſi néceſſaires aux travaux de l'eſprit, aux études opiniâtres & aux profondes méditations. Auſſi, remarque notre Auteur, verra-t-on la plûpart des jeunes femmes s'affoller d'un ſot qui paſſe une moitié de ſa vie à manger, à dormir, & l'autre à ne rien faire, tandis qu'elles prennent une ſorte d'averſion pour les gens de mérite qui n'ont que de l'eſprit ; que ſi l'homme de Lettres veut rétablir ſa réputation chez les femmes, il perd celle qu'il avoit parmi les Savans : un des effets les plus ſubits de l'excès de certains plaiſirs étant entre autres une eſpece d'abrutiſſement.

Cette obſervation mene l'Auteur de l'effet de cette volupté ſur l'ame, à ceux qu'elle peut avoir ſur le corps,

ou ſur la ſanté. De celle-ci dérive en grande partie notre bonheur : or rien de plus contraire à la ſanté que le fréquent uſage des femmes. Dans le regne animal & même parmi les végétaux, dit l'Auteur, on obſerve que les animaux & les plantes ſont d'autant plus foibles & plutôt paſſés, qu'ils perdent davantage leur germe ou ſuc prolifique. Le ſang ou le ſuc nutritif ſe diſtribue de la grande artere par des ramifications innombrables & une infinité de petits vaiſſeaux, perdant toujours de ſes parties, enſorte que le peu qu'il en reſte d'homogenes, après avoir paſſé lentement à-travers des canaux très-longs & très-étroits, forment par cette eſpece de filtration les liqueurs qui ſont le ſoutien de la vie & le véhicule de ſes opérations. Les ſéparations ou filtrations les plus éloignées qui ſe font dans ces vaiſſeaux infiniment petits, quoiqu'elles rendent peu de matiere, ont eu beſoin cependant d'une grande quantité de ſang, pour en extraire le compoſé d'humeur prolifique. Il faut qu'elle renferme, ſelon la penſée d'Hyppocrate, des par-

ties ſubſtantielles & très-ſolides, puiſque la perte qui s'en fait occaſionne une laſſitude générale dans tout le corps. Ainſi l'élaſticité des ſolides & la fluidité des liqueurs doivent diminuer à proportion de la diſſipation plus ou moins fréquente des parties ſpermatiques qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang. Ajoutons à cette perte, dit l'Auteur, celle d'un *ſtimulant* très-vif & très-doux, qui revient dans les fluides lorſque l'humeur prolifique rentre dans la circulation du ſang par le moyen des canaux abſorbans. De-là, pourſuit-il, cette foibleſſe, cette maigreur, les digeſtions pénibles & lentes, les crudités, la goute, la paralyſie & tant d'autres infirmités qui préviennent ou ſurchargent la vieilleſſe des gens mariés, & ſur-tout des incontinens.

L'Auteur finit par compter les plaiſirs du Mariage; il les trouve bien moins nombreux que ceux dont cet état nous prive; en effet les petits voyages, les ſpectacles, les repas & ce qu'on appelle des parties de plaiſir, ont peu d'attraits pour les gens mariés; ils ignorent

ignorent la volupté du luxe, la joie des festins, mais sur-tout le délicat & solide attachement de l'amitié. On sait jusqu'à quel point une femme est jalouse des amis de son mari, combien elle craint leurs conseils, pour peu qu'elle ait d'intérêt à se prévaloir de ses foiblesses, ou comment elle cherche à les lui ravir par une double infidélité dont elle jouit avec les complices qu'elle a subornés. Ainsi dupe de sa femme & des traîtres qui le caressent pour elle, un misérable époux devient encore le jouet de ses connoissances & la fable de ses voisins.

On présume sans doute qu'à la conclusion de son discours, l'Auteur abandonnant le Mariage à la multitude qui s'y jettera toujours sans réflexion, entraînée par l'exemple & le concours de plusieurs causes, doit conseiller aux gens d'étude, & sur-tout à l'homme de Lettres, de conserver leur liberté & de ne point s'engager dans un état aussi contraire aux occupations de l'ame. Mais, sans lui répondre par une apologie raisonnée, qu'il nous soit permis d'observer que si le Mariage est un état

difficile & pénible, la faute en est à la plûpart des gouvernemens qui, loin de l'encourager par des avantages réels, le laissent surcharger, soit par le fardeau du luxe des femmes, qui ronge les fortunes, soit par les embarras onéreux de l'éducation & de l'établissement des enfans. Prix des grades, acquisition de charges vénales, études longues & progrès lents, tout est ruineux pour les familles dans les Etats mal administrés. Qu'on parcoure la plûpart des conditions laborieuses & lucratives, qui ne sont pas serviles ou méchaniques, & l'on y verra les hommes consumer la plus belle moitié de leur vie & de leur patrimoine à se mettre en état d'exercer une profession qui souvent ne leur devient utile que lorsque la perte de leur santé leur en a rendu l'exercice impraticable.

Est-on tenté de devenir pere quand on est fils aussi malheureux, & de prendre une femme lorsqu'on a tout à craindre de son éducation doublement corrompue par le défaut de bons principes & le poison du mauvais exemple? Aura-t-on des enfans pour les dévouer à des guerres funestes, les

expoſer aux périls maritimes d'un commerce infructueux, ou les enſévelir dans des cloîtres ? pour en faire des intrigans ſans mérite, ou des hommes capables ſans emplois ? S'ils ont des talens, voudront-ils ramper & ſervir ? S'ils ont des mœurs, de la probité, s'engageront-ils dans des carrieres où l'on ne peut s'avancer que ſur la ruine, on ne dit pas de mille concurrens, mais d'une foule de victimes que la charlatanerie, la chicane, une mode & des coutumes dépravées ne ceſſent d'immoler ?

Par-tout où l'on aura ces conſidérations à faire, le Mariage n'offrira qu'une perſpective effrayante, & les ſatyres de Juvenal & de Deſpréaux contre les femmes ne ſeront que trop fondées, de même que le raiſonnement de notre Philoſophe Toſcan. Malheur à ces Etats où la crainte d'être pere empêchera de devenir bon citoyen, où la dépopulation naîtra de la corruption du Mariage, où la miſere publique ſe reproduira de l'abus des richeſſes, où la circulation des vices qu'enfante le luxe, infectant l'eſpece juſques dans ſa racine, ne fera

plus d'une Nation qu'une masse ag
& languissante, dont toutes les part
soulevées par un levain funeste,
fermenteront que pour s'entre-détru
& concourir plus promptement à la d
solution générale du tout !



ARTICLE VI.

MÉMOIRE *sur les Oolithes. Par M.* Schmidt. *A Bâle, aux frais de l'Auteur*, 1762.

JE ne vois pas, dit M. Schmidt, comment l'on pourroit expliquer ces pétrifications singulieres qui se trouvent aux endroits même où les poissons déposent leurs œufs, sans admettre la possibilité des oolithes, ou des œufs pétrifiés. Je prends, ajoute-t-il, une de ces pierres, & je m'apperçois qu'elle fermente avec les acides, comme faisant partie du regne animal. Les débris de ce regne sont, à la vérité, si nombreux & si dispersés, que l'on trouve bien des faux oolithes qui soutiennent les mêmes épreuves, j'avoue encore qu'on ne peut retirer d'esprit urineux de la distillation d'aucune espece d'oolithes; mais ne se peut-il pas que la pétrification ait absolument absorbé les parties acides & huileuses des œufs? Au reste toutes ces opérations chymiques, qui ne sauroient décider

en faveur d'aucune assertion, ne diminuent rien de la force de l'argument suivant. Pourquoi seroit-on surpris de découvrir parmi ce grand nombre d'animaux ovipares pétrifiés, quelques-uns de leurs œufs ? Est-ce que les œufs par leur nature ne seroient pas susceptibles d'être pétrifiés ? Entrons à ce sujet dans quelques détails.

La plus forte objection qu'on ait faite contre la possibilité & l'existence des oolithes, consiste à dire que les œufs ne sont pas assez solides. On ajoute qu'il paroît que les coquillages pétrifiés ont été remplis par leurs ouvertures, les plantes & les bois par leurs pores & que les bivalves trop bien fermées pour admettre le limon dans leur intérieur, sont restées vuides ou ne contiennent que des crystallisations : d'où l'on conclud que les œufs opposent un obstacle invincible à la matiere pétrifiante. Mais les œufs n'ont-ils pas une certaine membrane qui leur sert de coque, & une viscosité qui les approche de la solidité ? Leur pétrification peut donc s'effectuer dans une terre fort humide, où un suc extrêmement subtil pénetre successivement

& sans violence leurs plus petits pores, pour y introduire les parties terrestres, souvent même les exhalaisons minérales dont il est chargé.

Est-il d'ailleurs plus difficile de concevoir la pétrification des œufs que celles de plusieurs insectes moux qu'on trouve en assez grande quantité dans différentes couches d'ardoises? On voit à Bâle, dans le cabinet de M. le Docteur d'Annone, des pétrifications du *grillus* à queue fourchue; &, ce qui est bien plus singulier encore, on trouva, à ce que prétendent quelques Naturalistes, à Aix en Provence une cervelle d'homme pétrifiée. Si ce fait n'est pas fabuleux, peut-on alléguer un exemple plus frappant de la pétrification des parties les plus molles des animaux?

Lesser, dans sa *Lithothéologie*, parle d'un poisson fossile, dans lequel on voit des œufs pétrifiés. Le même M. Annone conserve un crabe qui est chargé d'œufs pétrifiés dans la partie même où sont toujours déposés les œufs de ces animaux. Nous pouvons encore citer une lettre de M. Spœring, dans laquelle il déclare avoir trouvé des pé-

trifications d'œufs des vers qui habitent les coquillages.

Les adversaires des oolithes ont recours aux bouleversemens généraux, auxquels ils attribuent l'origine des pétrifications, & objectent que plusieurs de ces œufs sont si petits qu'ils auroient dû mille fois être anéantis; de plus les œufs, ajoutent-ils, se pourrissent facilement, & cet état est le moins favorable à la pétrification. A cela M. Schmidt répond que ces œufs ont été jettés dans du limon qui a servi à les envelopper, à les garantir de la pourriture & à les pétrifier; ce n'est du moins qu'avec le secours de cette hypothese qu'on peut expliquer le méchanisme de la pétrification des corps moux.

Mais on trouve un nombre infini d'oolithes dont les enveloppes sont comme autant de pelures d'oignons, & dont les couches trop fines n'ont avec les œufs aucune analogie. Des montagnes entieres du Brandebourg & du canton de Bâle ne sont composées que d'oolithes; dira-t-on que ce sont là des amas d'œufs pétrifiés? & pour expliquer ce phénomene, faudra-t-il avoir recours à la fécondité des ovipares ma-

rins ? Tout cela prouve ſeulement qu'il y a beaucoup de faux oolithes, c'eſt-à-dire des pétrifications de ſubſtances dont la forme & la figure reſſemblent à celles des œufs.

Les méconites, les cenchrites & les phacetes, qui ſont des pétrifications de graines de pavot, de graines de millet & de coquillages ſont de faux oolithes du regne végétal & animal. Les principaux du regne minéral ſont les piſolithes ferrugineux, que l'on peut comparer à de petits aëtites : on les trouve dans des terres glaiſes jaunes ou brunes, traverſées de filons d'ocre martial. L'aimant n'attire pas ces petits aëtites ; il faut ſans doute que ces corps ferrugineux ayent beaucoup perdu de leur phlogiſtique. On voit dans ces aëtites la marche ſucceſſive, les différens âges & degrés de la décompoſition des petits pyrites ou piſolites de fer ; la croûte eſt encore de ce métal, le noyau n'en eſt plus que le réſidu & la ſolution : c'eſt une ocre parfaite, mêlée de beaucoup de parties terreſtres, faliſſantes au contact & friables. Enfin la plus grande partie des faux oolithes doit être conſidérée comme

une espece de stalactique, comme une concrétion. Ils sont produits, dit M. Wallerius, ou de terre, ou d'une eau mêlée de parties pierreuses & distillées goutte à goutte dans une terre peu liée, où ces gouttes rondes se sont coagulées & durcies; ensuite de quoi la terre où elles avoient été reçues, en a fait autant. Toutes les eaux, même les plus claires & les plus légeres, sont chargées du plus au moins de terres calcaires & séléniriques, dont elles se déchargent ou en sédiment, ou en les durcissant quand elles tombent goutte à goutte : c'est ainsi qu'elles forment les pierres feuilletées & non compactes, qu'on appelle poreuses, & dans la classe desquelles il faut mettre le plus grand nombre des faux oolithes. On pourra les distinguer en stalactites anciens, parmi lesquels on trouve des pétrifications qui en attestent l'antiquité; & en stalactites modernes, qui se forment de nos jours & sous nos yeux.

Tel est le précis du Mémoire de M. Schmidt dont les productions toujours savantes & curieuses ont tant de fois enrichi notre Journal.

ARTICLE VII.

DE utriusque analyseos usu in re physica, volumina duo.

DE analyseos infinitorum usu in re physica, volumen secundum.

Excudebant Hæredes Monti, *Parmæ, anno* 1762.

« DE l'usage des deux analyses en » Physique, 2 vol. *in*-4°.

» DE l'usage de l'analyse des infinis » en Physique, second volume (*a*).

» A Parme, chez les Héritiers de » Monti, 1762 ».

ON trouve à la tête de ce second volume du Pere Belgrade une très-belle dissertation sur les vrais principes du calcul différentiel. Nous joindrons nos réflexions à celles de l'au-

(*a*) Voyez l'extrait que nous avons donné du premier volume dans notre Journal de septembre 1761.

teur; nous prouverons avec lui que rien n'eſt plus abſurde que *l'idée actuelle d'un nombre infini*; que toutes les fois que l'eſprit humain s'efforce de le concevoir, *non modò languet, ſed etiam obſcuritate tantâ & caligine involvitur, ut ejus lumen penitùs extinctum putes.* Nous irons même plus loin : nous démontrerons, d'après quelques Auteurs célebres, que la Métaphyſique des quantités infiniment petites, plus grandes ou plus petites les unes que les autres, eſt totalement inutile au calcul différentiel (*a*); mais avant tout il eſt néceſſaire de donner une idée de la méthode des anciens, que nous ſuivrons conſtamment : avec de tels guides, nous n'avons point à craindre de nous égarer.

C'eſt connoître bien peu les ouvrages de ces Géometres, que de prétendre qu'ils firent uſage de l'infini pour faciliter leurs démonſtrations. Leur Géométrie tranſcendante n'eſt fondée que ſur des principes ſimples & néceſ-

(*a*) Voyez la Philoſophie naturelle, 1 ſect. le Traité des fluxions de Maclaurin, & l'Encyclopédie, au mot *Différentiel*.

sairement vrais; jamais ils n'ont regardé les lignes courbes comme des polygones d'une infinité de côtés, mais comme les limites entre des polygones inscrits & circonscrits; ils subdivisent continuellement les arcs de la courbe qui soutiennent les côtés du polygone inscrit & augmentent par-là son aire qui s'approche toujours plus de celui de la courbe, & qui bientôt n'en differe que d'une quantité moindre qu'aucune grandeur déterminable.

L'on ne peut nier que la grandeur ne soit susceptible d'augmentation sans fin; en concevons-nous mieux une grandeur réellement infinie? Qu'on lise avec attention le traité de la quadrature de la parabole d'Archimede, & l'on verra que ce grand homme ne faisoit dépendre ses démonstrations que des seuls principes qui avoient été, avant lui, universellement reçus. Il parle d'une progression dont les termes décroissent constamment à raison de quatre à un; mais il se garde bien de supposer que cette progression soit continuée à l'infini: il ne se sert pas même des termes d'infiniment grand, d'infiniment petit, pour abréger les expressions,

bien persuadé que ce laconisme en impose souvent à la plûpart des esprits & leur donne des notions fausses.

La marche des anciens étoit lente & pénible : Cavalerius, auteur ingénieux de la méthode des indivisibles, crut qu'il étoit possible de diminuer beaucoup le travail. L'incertitude avec laquelle il propose ses principes est très-remarquable ; elle prouve qu'il n'étoit pas fort convaincu de leur évidence. Cependant sa méthode parut d'un usage étendu & d'une application aisée.

Bientôt on substitua aux indivisibles les élémens infiniment petits : on en admettoit d'une infinité d'ordres ; chaque opération de Géométrie & d'Arithmétique leur étoit appliquée avec la même liberté que si c'eussent été des quantités finies réelles ; & ces sortes de suppositions se multiplierent si considérablement, que les parties de la plus sublime Géométrie parurent pleines de mysteres. Charlatanerie que tout cela, s'écrie un de nos plus grands Géometres (*a*) ! La vérité est simple, & peut être toujours mise à portée de

(*a*) M. d'Alembert.

tout le monde, quand on veut en prendre la peine. Il faut avouer, continue-t-il, que si le calcul différentiel a eu des ennemis dans sa naissance, c'est la faute des Géometres ses partisans, dont les uns l'ont mal compris, les autres trop peu expliqué. Mais les inventeurs cherchent à mettre le plus de mysteres qu'ils peuvent dans leurs découvertes, & en général les hommes ne haïssent point l'obscurité, pourvu qu'il en résulte quelque chose de merveilleux.

Il est vrai qu'en France & en Allemagne le calcul différentiel ne fut long-tems connu que sous le nom de calcul des infiniment petits. Leibnitz qui le publia le premier, considera les grandeurs infiniment petites, comme les différences des quantités finies. MM. Bernoulli adopterent sans réserve cette définition, ils travaillerent bien plus à augmenter l'édifice qu'à en éclairer l'entrée, & ne donnerent point à ses fondemens toute la solidité convenable.

Des principes appuyés sur une Métaphysique aussi absurde que celle des quantités infiniment petites; plus gran-

des & plus petites, ne pouvoient être généralement reçus des Géometres. Rolle & quelques autres les rejetterent absolument : ils écrivirent de gros volumes contre les nouveaux calculs. Leibnitz, embarrassé des objections qu'on lui faisoit de toutes parts, aima mieux réduire ses infiniment petits à n'être que des incomparables. Nieuwentit admettoit seulement les infiniment petits du premier ordre, & rejettoit tous ceux des ordres plus élevés : ce qui n'a aucun fondement ; car si l'on imagine dans un cercle une corde infiniment petite du premier ordre, l'absciffe ou sinus verse correspondant sera infiniment petit du second ; & si la corde est infiniment petite du second, l'absciffe sera infiniment petite du quatrieme, &c. Cela se démontre aisément par la Géométrie élémentaire, puisque le diametre d'un cercle qui est fini est toujours à la corde, comme la corde est à l'absciffe correspondante. Mais doit-on s'étonner, dit un célebre Anglois (*a*), que la nature incompréhensible des choses dont on parle nous

(*a*) M. Locke.

jette dans des perplexités & des contradictions, & que notre esprit soit accablé par un objet trop vaste & trop élevé pour pouvoir le pénétrer ?

Cependant, trois ans après que Leibnitz eut donné dans les Actes de Leipsick les regles du calcul différentiel, Newton publia son livre *des Principes mathématiques de la Philosophie naturelle.* Les Géometres firent peu d'attention aux lemmes par lesquels il débute; le grand nombre d'autres vérités physico-mathématiques dont cet ouvrage admirable est rempli, sembla les éblouir. Sans s'embarrasser d'entendre la Philosophie naturelle, ils s'empresserent de la traduire en une langue tout-à-fait étrangere à l'auteur. Il est incroyable combien la théorie de la gravitation occasionna de découvertes dans les nouveaux calculs; l'on marchoit à tâtons, & l'on marchoit à pas de géant. L'usage avoit convaincu le Géometre, homme de génie, de l'excellence de l'instrument dont il se servoit : les autres avoient besoin d'être éclairés; la chose étoit-elle donc si difficile ? Il suffisoit de renvoyer les Métaphysiciens qui ont tout

embrouillé, à la premiere section de l'ouvrage que nous venons de citer.

Newton n'abandonne pas un moment la méthode des anciens Géometres : il suppose avec eux que toutes les quantités sont produites par le mouvement, les lignes par le mouvement des points, les surfaces par le mouvement des lignes, les solides par le mouvement des surfaces, les angles par la rotation de leurs côtés, en supposant toujours l'écoulement du tems uniforme. Les quantités ainsi produites, il les nomme *fluentes*, & *fluxions* les accroissemens momentanés, toujours proportionnels à la vîtesse avec laquelle la quantité flue. Quelle est l'expression de cettte vîtesse ? Le problême ainsi proposé n'est pas soluble, car nous ne pouvons calculer que des rapports ; ce n'est que par comparaison qu'il est possible de juger du mouvement générateur d'une quantité : aussi Newton n'a-t-il jamais différentié des quantités, mais des équations, parce que toute équation renferme un rapport entre deux variables. Différentier une équation, disons-nous, c'est, étant donné le rapport de deux quantités, trouver

celui de leurs accroiſſemens momentanés. Si l'on ſe rappelle ce que nous avons dit plus haut, l'on verra que ce dernier rapport n'eſt que la limite du premier : car qu'eſt-ce que la limite d'un rapport, ſinon un autre rapport qui peut en approcher juſqu'à n'en différer que d'une quantité moindre qu'aucune autre grandeur déterminable ? Ainſi le calcul différentiel, ou le calcul des fluxions, n'eſt que la méthode des premieres & dernieres raiſons, c'eſt-à-dire la méthode de trouver les limites des rapports : ce qu'il faudroit peut-être éclaircir par un exemple ; mais les bornes d'une analyſe ne nous permettent pas de nous étendre davantage.

C'étoit ainſi qu'il falloit que notre Auteur raffermît les idées de ſon éleve ; ce n'étoit pas aſſez de lui prouver l'inſuffiſance de la métaphyſique de l'infini, il falloit encore en prouver l'inutilité. L'ouvrage de Torelli, qu'il cite avec éloge, ne nous ſemble pas tendre à ce but. Qu'eſt-ce que le rien métaphyſique & géométrique ? A-t-on une idée bien claire du rien d'une ligne, du rien d'une ſurface, &c ? Et cette défi-

nition, *nihilum est, per quod unum quodque eorum, quæ non sunt, dicitur nihilum : dicitur autem unum aliquid non esse, quòd antequàm esset, non esse ampliùs concipitur*, n'est-elle pas cent fois plus obscure que ce qu'on vouloit définir ? Point de ces subtilités en Géométrie ; l'on peut raisonnablement douter d'une proposition sur laquelle il est possible de disputer. L'esprit humain avoit un seul port à l'abri de l'orage ; l'erreur iroit-elle le poursuivre jusque dans ce dernier retranchement ? Nous le répetons : s'il étoit vrai que la nouvelle Géométrie supposât ce nombre infini de propositions captieuses, il faudroit nous contenter de celle des anciens : aussi ce que nos besoins exigent de cette Science, ne va-t-il pas au-delà.

Le Pere Belgrade parle ensuite du mouvement retardé ou accéléré ; les formules qu'il donne sont connues de tous les Géometres : nous renvoyons notre lecteur à l'article du Journal précédent, où ces matieres sont très-amplement traitées. L'auteur finit sa dissertation par recommander à son éleve de beaucoup méditer les excellens ouvrages

ſur les calculs différentiel & intégral, qui ſont entre les mains de tout le monde, de ſe les rendre bien familiers : ce qui ſeroit aſſez inutile, s'il ne s'agiſſoit que de ſuivre l'auteur dans ſon application ; car des cent problêmes phyſico-mathématiques qu'il propoſe, ceux qu'il réſoud entierement, quoiqu'aſſez bien choiſis, ne ſuppoſent guere que ce qu'il y a de plus élémentaire dans ces calculs.

Nous croyons que les trente-trois premiers, le quatre-vingt-treizieme & le quatre-vingt-quatorzieme ne different pas, quant à la nature, de ceux qui ſe trouvent dans la troiſieme ſection de l'ouvrage de M. le Marquis de l'Hopital. Ils ne demandent qu'un uſage très-ſimple de la méthode *de maximis & minimis* : par exemple, en cherchant le chemin le plus court que devroit parcourir un rayon lumineux pour aller d'un point à un autre, étant réfléchi ou réfracté par un milieu qui ſeroit ou ne ſeroit point impénétrable, il trouve dans le premier cas que l'angle de réflection égale toujours l'angle d'incidence ; & dans le ſecond,

que les vîtesses dans les différens milieux sont entre elles comme les cosinus des angles d'inclinaison & de réfraction : ce qui se prouve, comme l'on fait, par la Géométrie la plus élémentaire. Il parcourt de même les différentes questions sur le choc des corps, & démontre que, pour que la somme des forces de deux corps moux soit la moindre après le choc, il faut que les masses soient en raison réciproque des vîtesses ; qu'un corps en mouvement étant prêt d'en choquer un autre, si l'on interpose un corps élastique, il est nécessaire que sa masse soit moyenne proportionnelle entre celles des deux autres, pour que la vîtesse du second soit la plus grande possible. Les problêmes qui suivent sont un peu plus compliqués. Il cherche l'angle que doit faire le gouvernail avec l'axe d'un vaisseau, pour que la force qui le fait tourner soit la plus grande ; quelle doit être la figure de la proue, pour que la résistance de l'eau soit la moindre possible, &c. Il propose ensuite plusieurs questions sur le jet des corps, sur la pesanteur spécifique des liqueurs, sur les plans in-

clinés, &c. & finit cette collection par déterminer la courbe de la plus vîte descente qu'il dit être une cycloïde. L'on trouve ensuite vingt problêmes sur le mouvement des corps qui agissent les uns sur les autres par des fils, sur la pression des fluides, sur la courbure que doit prendre une chaîne suspendue par ses extrémités, sur les caustiques par réflections & par réfractions. Les dix-huit problêmes qui suivent ont pour objet, 1°. le mouvement des corps dans différentes trajectoires : la trajectoire est une des sections coniques, toutes les fois que la force centripete agit en raison inverse du quarré de la distance. 2°. Les loix suivant lesquelles les lignes, les surfaces, les solides peuvent s'attirer : ce qui donne occasion de calculer l'attraction d'un sphéroïde quelconque de révolution, & de dire un mot sur la figure de la terre. 3°. La résistance des milieux au mouvement des corps : on suppose que les milieux résistent suivant de certaines loix ; or laquelle de ces loix paroît convenir le mieux à la nature, & se montre sujette à moins de difficultés ?

Enfin notre Auteur, dans les vingt-ſept problêmes qui terminent ſon ouvrage, traite avec étendue du mouvement des fluides renfermés dans des vaſes, de la force des bois de charpente, des centres de gravité, des forces vives, du mouvement des pendules. Nous avons auſſi remarqué pluſieurs problêmes curieux d'Aſtronomie & de Géographie, parmi leſquels nous ne citerons que les deux ſuivans : *calculer la longitude d'un lieu, même dans la ſuppoſition de la terre applatie, étant donnés ſa latitude & l'angle du rhombe; déterminer la figure de la terre, lorſqu'on connoît les latitudes & les grandeurs de deux degrés d'un même méridien.*

L'ouvrage du Pere Belgrade pourra beaucoup contribuer aux progrès des jeunes Géometres. Après avoir raſſemblé tous les problêmes phyſico-mathématiques connus juſqu'à préſent, cet auteur allant des plus ſimples aux plus compoſés, les a placés dans l'ordre où ils ſemblent ſe prêter le plus grand jour. Jamais il n'a oublié de faire les calculs tout au long, il marche de conſéquences en conſéquences, ſans en ſupprimer aucune,

cure, bien convaincu que le mérite principal d'un ouvrage élémentaire est d'être clair & méthodique. Nous disons d'un ouvrage élémentaire, car notre auteur n'approfondit aucune des questions qu'il propose. Ce n'est pas là son objet. Ainsi s'il s'agit de trouver l'équation de l'orbite que décrit sur un plan un corps attiré vers un point fixe par une force dont la loi soit donnée, & poussé perpendiculairement au rayon vecteur par une autre force dont la loi soit aussi donnée, il lui suffit de démontrer que le quarré de la vîtesse en un point quelconque de la trajectoire, égale le quarré de la vîtesse primitive moins deux fois l'intégrale de la différentielle du rayon vecteur, multipliée par l'expression de la force. Il n'en dit pas davantage sur les cordes vibrantes ; en un mot, l'ouvrage que nous venons d'analyser nous paroît une excellente introduction aux Sciences physico-mathématiques. Ainsi le Pere Belgrade ne cesse de s'occuper, dans une Cour où il est Confesseur & Mathématicien, d'un travail utile à la véritable instruction des hommes, & par-là même à leur perfection. Les sciences pures,

exactes & peu bruyantes, qui demandent une ame dégagée de soins & de troubles, & qui ne peuvent causer aucune sorte d'alarmes, ont bien leur prix aux yeux de ceux qui savent jouir de la vérité dans la solitude, l'aimer comme la vertu, pour elle-même & mépriser toutes les cabales d'un monde qui ne mérite peut-être pas qu'on le serve, sur-tout quand il ne veut pas être servi.

Nous devons cet extrait, ainsi que celui des Mémoires de la Société royale de Turin, inséré dans notre précédent volume, à M. Cousin, Géometre habile, qui veut bien s'associer à nos travaux & se charger dorénavant de la partie physique & mathématique de notre Journal.



ARTICLE VIII.

RIME per la solenne celebrazione de sacri voti, &c. *Presso gli Eredi* Monti. « VERS au sujet d'une profession reli» gieuse, *&c* ».

IL n'y a plus de Poëtes en Italie, disent les François. Les Italiens demandent à leur tour si la France eut jamais une Poesié, de même qu'une Musique. Mais plus généreux, ils ne lui refusent point des génies capables d'exceller dans l'une & dans l'autre ; ils s'en prennent à l'instrument, non à la main, de la sécheresse & de la monotonie dont ils accusent la lyre françoise. On dit, à la vérité, qu'indépendamment des vices de conformation qui rendent une langue sourde, la température du climat de la capitale, où la Cour donne le ton à la Nation, répand sur le génie un caractere de froideur & de légéreté qui ne s'accorde point avec l'enthousiasme poëtique. Les François, si l'on en croit les étrangers, observateurs hardis & confians par-tout, souvent jusqu'à la témérité, sont timides en Poésie, re-

jettent les métaphores & les figures de l'imagination, remplissent de termes abstraits, arides & muets, un langage qui n'admet que des expressions pittoresques & sonores (*a*). Enfin aucune langue ne sauroit s'enrichir d'une seule idée poétique qui soit propre aux François. Imitateurs des Latins & des Grecs qu'ils nous vantent sans cesse, dit à peu près un Critique anglois, ils sont restés beaucoup au-dessous de leurs modeles, pour la cadence & la liberté de la poésie. Cependant ils ont leur siecle favori qu'ils comparent fierement à celui d'Auguste; parce qu'en effet deux de leurs Poëtes ont marché sur les pas d'Horace avec un succès digne d'envie; quoique l'un n'en ait point le vol pindarique, ni l'autre, la saine & riante philosophie. D'ailleurs, qu'on demande aux Fran-

(*a*) D'où vient, par exemple, que le mot *objet*, terme métaphysique, est employé si souvent & si mal-à-propos dans la poésie françoise, & sur-tout dans la tragédie & dans les opéra? Les Italiens à la vérité mettent quelquefois *oggetto* dans leurs vers; mais combien n'ont-ils pas de périphrases courtes & plus énergiques pour rendre l'équivalent d'une maniere plus passionnée?

çois un Ovide, un Lucrece, un Virgile, ils y suppléeront par un Moliere, un Corneille, un Voltaire; mais ce sera pour l'étendue du génie & la supériorité du talent, non pour le charme du style & la perfection des ouvrages. Vous n'êtes point Romains, leur diton, vous n'avez ni le gouvernement, ni les mœurs de ce Peuple conquérant par principe, plus orgueilleux que vain, & plutôt fier qu'orgueilleux. Et si vous vous flattez d'enchérir sur la délicatesse du luxe qui corrompit cette *maîtresse Nation*, ne vous arrogez, ni la pompeuse magnificence, ni la superbe générosité des Crassus & des Lucullus. Vous savez qu'ils furent quelquefois prodigues envers le peuple, qu'ils n'accabloient que de leurs libéralités, & non pas fastueux aux dépens d'un public qui se trouve doublement insulté par l'usage qu'on fait de ses biens contre luimême. N'allez donc pas chercher dans des pays & des tems reculés vos modeles d'éloquence & de poesie; n'opposez pas vos Orateurs à Cicéron, qui étoit Orateur, Philosophe, & surtout Citoyen, ni vos poëmes à l'Enéïde de Virgile, & aux métamorphoses

d'Ovide (*a*). Au lieu d'imiter les Grecs & les Latins, créez une langue, une poésie à l'exemple des Italiens, ou du moins ne reprochez pas à l'Italie de manquer de Poëtes. Elle en a sans doute encore, & dont le talent est le plus décidé. Mais sur quoi peut-on exercer ce talent dans un pays où l'art de la guerre, le commerce, l'industrie & l'émulation de la belle gloire n'ont plus de grands objets? Que voulez-vous qu'on y chante? La victoire, dans un pays qui n'est ni gourverné ni défendu par ses propres habitans; la liberté, qu'une République s'efforce de ravir à ses

(*a*) Cependant il faut convenir que les François approchent plus de la sagesse & de la réserve qui caractérise le goût des anciens, que tout autre Peuple moderne. Mais puisqu'ils avoient appauvri & défiguré la langue latine dans leur idiome qu'ils en ont formé, ne devoient-ils pas suppléer à l'harmonie qu'ils en ont perdue par la hardiesse des pensées & l'agrément des images? Voyez combien les Anglois ont embelli la langue allemande dont la leur est dérivée, par l'élévation & la fécondité des idées, sans parler de la douceur & de la variété qu'ils ont introduites dans leur langue, beaucoup moins rude pour le gosier & plus flatteuse à l'oreille que l'allemand. Est-ce à la supériorité de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage?

voiſins, au lieu de l'aſſurer & de l'étendre chez elle ? On dira peut-être que le Taſſe & l'Arioſte ont pris en France & non en Italie les Héros de leurs poëmes. Auſſi que leur en revint-il, malgré les éloges dont ils accablerent les Souverains de Ferrare ? Leur récompenſe n'encouragera perſonne; la gloire de leur nom, cet encens qui brûle ſur leur tombeau, ne réchauffe point leurs cendres, & les Italiens qui connoiſſent auſſi-bien qu'aucune autre Nation le prix des noms & des choſes, au lieu d'acheter par des travaux longs & durables cette gloire qu'ils appellent une vaine fumée, ne cherchent plus qu'à la vendre. C'eſt en ſonnets ſur-tout qu'elle ſe diſtribue ; ce qui la rend ſi commune qu'il n'eſt perſonne aujourd'hui qui n'en donne ou n'en reçoive, & que ſouvent le même homme, auteur & Mecene tour-à-tour, tantôt à la tête & tantôt au bas d'un poëme, accepte & rend des vers qui ne lui coûtent gueres. A propos, ou ſans ſujet, il eſt toujours de ſaiſon en Italie de faire des ſonnets. Un gala de Cour, une fête de Paroiſſe en fait éclore ; chaque Patron d'égliſe, & chaque Marguillier en a ſa

rente annuelle. Mais les ſolemnités où les vers foiſonnent par milliers, ſont le vêtures & les profeſſions des Religieux. C'eſt alors que toutes les Muſes naiſſantes ou ſurannées s'empreſſent de concourir à la pompe funebre qui fait paſſer une jeune beauté de la vie du ſiecle dans le tombeau du cloître. Ce ſujet de poéſie plus fréquent encore en Italie qu'en France, quoiqu'il dût l'être moins ſelon la loi des climats au-delà des Alpes & Pyrénées qu'entre ces monts, eſt ordinairement triſte, ſérieux, auſtere. Peu de Poëtes ſavent s'écarter de la gravité qu'il inſpire, & de là quelle ſombre monotonie dans ces chants lugubres & funeraires! Qui n'auroit en effet pitié de ces tendres victimes que l'inexpérience de leur âge, ſouvent l'avarice des parens dénaturés par ambition, quelquefois le déſeſpoir d'une paſſion malheureuſe, enſéveliſſent pour jamais dans ces retraites de l'innocence & plus encore du repentir? Qui ne les plaindroit, non de quitter un monde où des plus courts plaiſirs naiſſent des peines intariſſables, mais de s'immoler ſouvent en aveugles à ces accès intérieurs & tyranniques dont une ame jeune & vertueuſe ſe trouve comme op-

pressée, quand il lui faut combattre, étouffer, dévorer des desirs & des sentimens qui s'enflamment & s'irritent par la violence même que la sainteté de la religion leur oppose ? Ces idées trop vraies ont besoin ou d'être adoucies, ou d'être voilées; & l'habileté des Poëtes est de jetter des fleurs sur les épines dont ils couronnent une vierge pénitente.

Un recueil de sonnets est un chant de triomphe qui fait courir au péril. Le Romain qui se précipita dans un gouffre, n'étoit pas plus animé par les cris & les regards de ses concitoyens à se dévouer pour sa patrie, que ne l'est une fille à se perdre dans la solitude, par les applaudissemens dont on décore son sacrifice. Mais ces éloges sont si rebattus, que le cloître même n'engendre pas plus d'ennuis que la lecture d'un de ces livrets de vers faits en l'honneur du cloître : aussi, quand on y trouve quelque joli morceau, doit-on le détacher du recueil comme une piece fugitive. Parmi celles qu'on nous a communiquées, il en est deux qu'on peut citer dans ce Journal, où nous préférons le choix à l'abondance

des matieres : l'une est une espece de poëme sur l'*harmonie*. On y remarque une richesse d'expression avec une vivacité de couleurs qui nous rappellent les beaux jours & les grands Maîtres de la poésie italienne. On ne doit pas s'attendre à rencontrer dans une piece de deux ou trois cens vers, faite pour une Religieuse, un traité de l'harmonie, ni des regles didactiques, mais, à la façon ordinaire des Poëtes, quelques idées vagues & générales de l'harmonie prise dans toutes les acceptions physiques ou figurées dont ce terme est susceptible. Il est aisé de juger du dessein & du goût de l'Auteur par le début de son poëme :

Sul puro serenissimo zaffiro
Dello stellato ciel siede armonia,
Ed i lenti ritorni ivi prescrive
Alla cometa incendiosa; e segna
De gli erranti Pianeti i sentier curvi;
E del sol nutre la dorata lampa,
E all'argentea sorella or cresce, or scema
La fatica inegual. Così governa
Con immortal succession i tempi
Del variabil anno: e per lei veste
Sua verde gioventù la selva, e il prato:
E la messe spigosa ingialla il pingue,

Sen della gleba; e la sposata vite
Al fedel olmo l'uve omai mature
Arrubina, o imbiondisce; in fin che torna
Brina, ch'aspra utilmente imbianca e ingemma
Con sue canute luccicanti stille
Le vedove pendici, e i piani ignudi.

Voilà qu'on rapporte à l'harmonie le mouvement des astres, la vicissitude des saisons, la fécondité de la terre & presque tout ce que Lucrece attribue à sa Venus. Ne diroit-on pas l'*harmonie préétablie* de Léibnitz ? Mais notre Poëte Italien est-il aussi Philosophe que le Métaphysicien Allemand étoit Poëte ? Non : il n'y a point assez de philosophie à désigner toujours les cometes avec les attributs odieux & terribles que l'ignorance de nos peres leur prêta si long-tems. Parce que les Poëtes ont représenté jadis les cometes avec l'appareil des incendies, de la mort & des présages funestes, faut-il aujourd'hui que l'astronomie a décrit la route & prédit le retour de ces corps célestes, leur laisser encore le cortege effrayant de la superstition ? Que l'on conserve les ima-

ges riantes de la Fable, pour embellir la vérité, c'eſt le droit & le charme de la poéſie : mais qu'elle garde certaines couleurs pâles & ſombres de la crédulité populaire, qui cachent & déparent la nature ; cela n'eſt pas digne d'un ſiecle où la philoſophie a détruit tant de préjugés.

Après avoir ſuivi l'harmonie dans la conſtitution animale du corps humain, après l'avoir découverte dans le commerce réciproque des richeſſes de la nature & de l'art entre les Nations, l'Auteur l'épie & l'écoute dans le cabinet des Rois & des Miniſtres, où ſes accords, quoi qu'il en diſe, ſont quelquefois diſcordans, car c'eſt là qu'il nous la repréſente diſtribuant les honneurs aux Grands & les travaux au Peuple. Cette reſpectable portion du genre humain, il l'appelle du mot équivoque *ſervo* qui peut-être en italien ſignifie ſujet, mais en françois ne veut dire qu'eſclave. Heureuſement tout eſt réparé par les vers ſuivans :

E mentre ſuda il Popolo fedele
Nell'arti dure e della guerra ſoffre

Prodigo della vita, il danno e l'ira,
Il buon provvido Rè largo satolla
Le provincie col pan. . . . .

A ce prix, le Peuple acceptera le nom qu'on voudra lui donner & consentira d'être traité d'esclave, pourvu qu'on le traite en sujet.

De l'harmonie morale, l'Auteur revient à l'harmonie physique; il remonte à ses premiers élémens, il en puise des leçons, il en cherche les modeles dans la nature même, dont il peint les accords sonores par ces vers imitatifs & vraiment harmonieux :

- - - suo gioco è dunque,
Se un risplendente tremolo ruscello
Marmora rauco, e garrulo gorgoglia;
Mentre zampilla da muscosa roccia,
E giù cadendo per declivi greppi
Irrora intorno coi minuti spruzzi
Dell'infranta sua spuma i cespi, e l'erba.
Suo gioco è pur, se zefiro loquace
Si soave susurra sibilando,
O fraschéggi fra un mabile boschetto,
O debili col soffio mansueto
Le somme spiche di granosa messe,
Ch'arida e greve screpolando ondeggia.

Piace a se stessa poi, se dolce geme
La vedovetta tortora romita;
Se filomela tenera si lagna;
Se vispa e gaia risaluta aprile
La rondin, che cantando educa e figli;
Se l'Africano docile Angeletto,
Cui sfuma il croco della rancia piuma,
Naviga a noi dalle Canarie ville,
E immemore del bosco e del esiglio
Col vario suon dell'animosa gola
Le cittadine stanze allegra e molce.

Ces vers sont d'une fraîcheur de coloris qui semble rajeunir le tableau, quoiqu'ancien. Mais ce qui fait sans doute le charme de ces peintures, c'est l'abondance & l'énergie des expressions, où vous voyez quelquefois deux épithetes de suite concourir à la vivacité de l'image, comme dans ces vers:

Risplendente tremolo ruscello
Canute luccicanti stille.

Ce concours d'épithetes qui se soutiennent sans liaison, est familier chez les Anglois & les Italiens, & manque à la langue françoise qui, par la multiplicité des mêmes conjonctions à tout



moment répétées, interrompt l'harmonie, & pour lier la suite des idées, désunit l'accord des sons.

L'Auteur, après avoir erré dans l'univers entier sur les pas de l'harmonie, arrive enfin à sa véritable école, & s'arrête à l'art enchanteur qui mérite proprement le nom d'harmonie. C'est ici que le Poëte cesse d'être Musicien, pour raisonner en Philosophe; car parlant de préceptes & de regles, il embarrasse & charge ses vers des mots peu moëlleux de *dièses*, de *diapason*, de *bémol*, de *béquarre* & de *trilles* : de-là, par un essor d'enthousiasme encore plus dévot que poétique, il s'écrie :

O beata armonia, deh! non temere
D'esser fatta per me ministra, e serva
A veglie d'ozio e di lascivia nate,
Dove fra i vezzl suoi sovente fiera
Di bellezza non sua, aime, che spande
Notturna insidiosa cantatrice
Maraviglia e piacer dal molle labbro,
Veleno immedicabile e funesto,
Che beve per gli occhi sitibondi
La cerea incauta giovinezza, e ferve
Nell'area folta, e nei lucenti palchi:

D'insano plauso; o forse entrò più insana
Estasi muta s'abbandona e perde.

Cette digression morale ramene l'Auteur à son sujet, ou plutôt à celui de ses éloges. A l'occasion de l'harmonie, il vante la voix & les talens de la jeune Professe que ses vers accompagnent à la cérémonie d'une clôture éternelle. C'est pour lui adoucir sans doute les rigueurs de sa prison, qu'il l'exhorte à suivre l'exemple des Filles de Juda & des Héroïnes du Peuple Hébreu, qui célebrerent par des cantiques les triomphes qu'elles avoient remportés sur ses ennemis. Mais Judith & Debora, les mains teintes de sang, sont-ce des modeles pour une vierge qui s'immole elle-même, au lieu de deux têtes impies dont le Ciel avoit ordonné le sacrifice? Aussi le Poëte propose à sa chaste colombe d'imiter un chant plus doux & plus conforme à sa vie solitaire & pénitente; quand il lui conseille de gémir tendrement & de se lamenter, comme faisoit Jérémie, parmi des ruines désertes, *asyle des chouettes & repaire des couleuvres.*

Or piangerai con Geremia, che siede
Su scabro mucchio di scommessi sassi,
Spargendo i treni flebili tra mute
Solitarie rovine, ove s'annida
L'upupa tetra, ed il colubro tristo.

Telles sont les délices de la piété, les larmes de l'amour divin, cent fois plus exquises pour qui sait les goûter, que les joies profanes de la volupté, parce que ces larmes coulent sans regret & sans remords. Tel est l'heureux état de cet amour, où les privations sont des jouissances, & les pertes du passé, des trésors pour l'avenir.

Ce poëme fait honneur à la profession de son Auteur, s'il est, comme on le dit, l'ouvrage du Pere Bettinelli, Jésuite, homme de goût & bon Littérateur.

La seconde piece que nous avons promise est une épître légere de M. l'Abbé Frugoni, dont le talent a mûri de bonne heure & ne vieillit point. Cette épître est adressée à la mere d'une Demoiselle qui vient d'enséve-lir sous le voile les avantages de la naissance & les charmes de la jeunesse.

Dans un prélude de quelques vers où le Poëte fait contraster avec l'hiver de ses années le printems de la jeune victime ; voici comment il élude la tristesse de son sujet par une diversion enjouée & riante.

Ecco mi apparue di fuggire in atto
Sulle omai stanche, esercitate penne
Il non temuto settantesim'anno.

Vieillard indomptable ! lui crie ce fils du tems.

- - - - Di qual sangue mai
De gli anni insultator nascesti ? ; . . .
Tu non rugoso ancor la fresca guancia,
Tu non ancor di doppia lente armato
Le acute luci ; tu non curvo ancora,
Sebben carche d'età, le dritte spalle,
Tu non tremante sul ginocchio fermo ?
E quando invecchiar pensi, e quando vuoi
Sentir le leggi, e le ragion del tempo ?

A cette apostrophe le Poëte répond :

Me di buona radice intatto germe
Pianta produsse, che veneno occulto,
Mal serpeggiando per terren non suo,
Non bene mai per le nudrici fibre.
Puro nacqui di puro e sano tronco,
E puro mi serbai. Passa nei figli.



Dei genitori il vizio, e passa insiem
La vital'aura, che sincera parte
Dal cuor col mobil sangue, e al cor ri-
torna.

Ces derniers vers soutiendroient le parallele avec la belle strophe d'Horace :

Fortes creantur fortibus & bonis.
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus. Nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Si l'on compare vers à vers, où trouvera-t-on le plus d'énergie, de clarté, d'harmonie & d'élégante simplicité? Le Précepteur des Poëtes n'envieroit-il pas à son imitateur cette fluidité de sang & cette vivacité d'esprits, qui, victorieuse des ans passés & des âges à venir, remporte un double triomphe du tems par des vers dignes de la jeunesse immortelle des Muses ?

Mais comment, réplique l'Année, as-tu pu résister aux ennemis de la vie ?

. . . *Te non poteo*
Debilitar, o delle laute mense
L'arte nemica di natura, a cui

Semplicità sol piace, o trista cura,
Che negli umani cuor tacita scende,
E col cieco dolor, che porta seco,
Dei conturbati spiriti, e del sangue
Il fior depreda?...

Traduise ces vers, qui pourra les rendre sans rien ôter à la pureté d'expression, à la vérité de l'image, enfin qui pourra réunir en françois, comme on l'a fait en italien, la précision & la netteté d'une explication physique, avec l'agrément des figures poétiques. Apprenons de M. l'Abbé Frugoni non-seulement l'art des vers, mais le secret de prolonger la vie. Nous trouverons l'un & l'autre dans le morceau suivant:

Amai le liete cene, amai la chioma
Cinger di rose, e in lucidi cristalli
Versar eletti vini; amai sedermi
Dove con bella gioventù si asside
La gioja convival; mà nè soverchio
Peregrin cibo, nè frequenti tazze
Alla fucina, che gli volge in bianco
E transmutabil sugo, unqua non diero
Troppo dannosa, ed inegual fatica.
Molto i miei lari, e il mio privato desco,
Che cittadina parcità mi appresta,
Mi fur sempre diletti. E non son forse

Faticosa delizia, a chi ben pensa,
I gran conviti, ove ti stringe un rito
Di succedenti cerimonie eterno,
Dove il vestir ti lega, ove t'uccide
Un ingrato aspettar? Romita stanza
Me con gli amici spesso accolse, e pago
Fè d'una dolce libertà, che ride,
E di poco contenta i sapor rari,
E i navigati doni di leneo
Nò non invidia à chi ingannar s'ingegna
Col ricerco piacer di nuove cose
Del gusto stanco il fastidir superbo.....

Qu'on nous pardonne de hasarder en faveur de ceux qui n'entendent pas l'italien, une traduction de ces vers, assez fidelle pour représenter l'original, assez libre pour n'être pas jugée à la rigueur.

J'aimai dans les repas la joie, & non l'yvresse;
J'aimai des flots d'un vin choisi, sans être
exquis,
A changer tout-à coup le crystal en rubis.
Pour convives j'aimai la beauté, la jeunesse:
Je sus les préférer, avec la liberté,
A ces mets étrangers, à la liqueur traîtresse,
Dont les Grands de leur goût réveillant la
paresse,

Avalent le poiſon cherement acheté.
Auprès de mon foyer, à peu de frais dreſſée,
Ma table me tint lieu d'une foule empreſſée.
Eh ! quel eſt le plaiſir des feſtins ſomptueux,
Où la cérémonie à grand bruit vous invite
Et par les longs apprêts d'un luxe faſtueux,
Fait murmurer la faim que ſa lenteur irrite?
Oui, j'aime cent fois mieux, ſous mon toît iſolé,
Accueillir un ami qu'un air joyeux régale,
Qui, content de me voir, de ma chere frugale,
Par mes propos rians, eſt bientôt conſolé.
Préférant la franchiſe à la vaine abondance,
Nous laiſſons ſans regret, dans ce mince repas,
Les oiſeaux précieux & les vins délicats
Aux banquets recherchés de l'oiſive opulence
Qui par des mets nouveaux croit tromper, mais en vain,
De ſon goût émouſſé le ſuperbe dédain.



ARTICLE IX.

DE la projection stéréo-ortographique de la Carte d'Espagne de M. Rizzi-Zannoni, *& de l'utilité qu'on peut retirer des observations des astres pour la construction d'une Carte.*

MONSIEUR Rizzi-Zannoni, dans la seconde partie de son analyse, développe en Géometre instruit les vrais principes de la construction des cartes géographiques ; il donne quelques formules très-simples, que tout constructeur ne doit point ignorer. On lira sans doute avec plaisir les réflexions judicieuses que fait l'Auteur sur le choix des observations. Nous ne pouvons trop exhorter les Géographes à faire usage de ses préceptes, à renoncer pour toujours à ces projections peu géométriques, dont ils se contentent si facilement, & à n'oublier jamais qu'une pratique aveugle ne peut donner que des à-peu-près très-imparfaits & très-grossiers.

Il s'agit de représenter sur un plan

l'apparence de toutes les lignes & de tous les points d'une ſphere, & cela tellement que les parties de l'eſpace projetté gardent entre elles la même ſituation reſpective. Voici, dit M. Zannoni, la méthode que j'ai choiſie pour la carte qui fait l'objet de cette analyſe.

Soit CPF (voyez la figure) la demi-circonférence d'une ſphere dans laquelle le point P eſt le pole de l'équateur, F le centre de ma carte à l'interſection du méridien du milieu PGF avec le quarantieme parallele. Suppoſons enſuite un ſpectateur qui, ayant placé ſon œil au point C que l'on fait être le pole ou l'antipode de F, regarde au-travers d'un globe tranſparent; il eſt évident que tout ce que l'hémiſphere oppoſé lui permet de voir, ſe trouvera à ſon égard dans un ſens renverſé, & que toutes les droites menées du centre imaginaire de l'œil à tous les points de la ſurface de ce globe décriront ſur le plan du cercle DKR un tableau optique de ce que la ſurface de la terre repréſente; & c'eſt ce tableau qu'on appelle projection ſtéréographique.

Concevons

Concevons présentement un point arbitraire B, mais dont la latitude & la longitude soient données : en menant l'arc BG du grand cercle perpendiculaire au méridien de F, on verra que son sinus BA doit mesurer la distance du point B au plan de ce méridien. Pareillement si par BF on fait passer le quart de cercle FBK perpendiculaire sur DKR, le sinus BT mesurera la distance du point B au plan de projection. Enfin si par BD on fait passer le quart de cercle DBO perpendiculaire sur CMF, la ligne BE sinus de l'arc BO mesurera la distance du point B au vertical qui passe par le zénith de F.

Cela posé, voici ce que le calcul trigonométrique donne pour ces trois distances :

1. Dans le triangle BPG rectangle en G, on connoît PB complément de la hauteur du pole du point B, & l'angle P différence des méridiens entre F & B ; on aura donc BA (= sin. BG) $= \frac{\text{sin. PB} \times \text{sin. P}}{\text{R}}$

2. On trouvera GF en faisant R : cos. P :: tang. PB : tang. PG qu'il fau-

dra ajouter à DP latitude de F, & par conséquent GF sera connu : donc BT
$$(= \text{sin. } BK) = \frac{\text{cos. } GF. \times \text{cos. } BG.}{R}$$
3. Dans le même triangle BGF, outre l'angle droit & l'arc BG, on connoît de plus le côté BF complément de BK : on trouvera donc l'angle F par cette analogie sin. BF : sin. BG :: R : sin F = cos. BFO : & par conséquent
$$BE \; (= \text{sin. } BO) = \frac{\text{sin. } BF \times \text{sin. } BFO}{R}$$
Ayant continué la même opération pour tous les points d'intersection des méridiens & des paralleles, puis ayant construit trois tables des valeurs des sinus BA, BT, BE, il ne reste plus qu'à soumettre ces trois distances aux regles de la perspective. Soient menées du point C les lignes CA, CQ, CB, CE, afin de compléter les parallélogrammes BAEQ, $\beta\tau\pi\vartheta$, on voit d'un coup-d'œil que les triangles semblables CBE, $C\tau\vartheta$ donnent les deux analogies CE : $C\vartheta$ :: BE : $\tau\vartheta$, & CE : $C\vartheta$ :: BA : $\tau\beta$.

On concevra que cette construction rejette toutes celles où se fait sentir le déréglement causé par une grande in-

clinaison des méridiens sur les paralleles en lignes droites, & où les degrés de longitude n'observent pas les rapports qu'ils doivent avec ceux de latitude. Cependant je dois convenir que, suivant cette méthode, plus les méridiens & les paralleles s'écartent du milieu de la carte, & plus l'agrandissement progressif des degrés s'oppose à l'usage qu'on feroit sur le globe d'une échelle générale. Cet inconvénient, un des plus grands de la géographie positive, ne nous laisse pourtant pas sans ressource. Il est bien vrai que la simple géométrie nous apprend qu'une surface sphérique ne peut en aucune maniere se développer sur un plan, sans donner quelque atteinte au raccord de ses différentes parties; mais il y a certainement quelque disposition dans laquelle cette atteinte est la moins considérable & la plus également compensée. Ce problême peut donc être résolu par approximation, c'est-à-dire d'une maniere qui, bien que nécessairement imparfaite, sera toujours suffisamment exacte dans la pratique, & cela sans exiger un calcul fort dif-

ficile. On n'a qu'à supposer l'œil dehors ou en-dedans de la sphere, mais toujours dans l'axe qui passe par F : alors les distances respectives de tous les points B, & par conséquent les écarts de tous les degrés seront moins inégaux entre eux, & la carte deviendra susceptible par-là d'une échelle uniforme.

L'analyse appliquée à cette nouvelle maniere d'envisager la question conduit à une formule générale qui résoudra tous les cas possibles du présent problême. On l'énoncera en ces termes :

Etant donnée la relation entre les sinus de trois arcs quelconques perpendiculaires l'un sur l'autre, projetter sur une carte les distances d'un point B au méridien & au vertical de F.

Soit la premiere de ces distances μ, la seconde φ, A λ, E ω, $C\tau\vartheta$, la distance de l'œil au plan de projection ψ; R désignant toujours le rayon, on aura $\mu = \frac{R \times \text{sin.}\, \lambda}{\psi + \text{sin.}\, \vartheta}$, & $\varphi = \frac{R \times \text{sin.}\, \omega}{\psi + \text{sin.}\, \vartheta}$. Pour lors l'expression ψ peut être égale au rayon, peut être plus grande, peut être plus petite. Dans la carte d'Espagne que je publie, on a fait $\psi =$

$\frac{R^2}{\gamma - \iota.\vartheta}$ (*a*). Car, d'après quantité de positions tirées par une scrupsueuse combinaison de résultats astronomiques & d'opérations géographiques & trigonométriques depuis Paris, Gréenwich & Strasbourg, jusqu'à Brest, Marseille & Collioure, parmi lesquelles il se trouve plus de soixante points intermédiaires & déterminés par de semblables moyens; j'ai découvert par la formule du *maximum*, si connu de tous les Géometres, une analogie très-frappante entre l'emplacement de tous ces points & le degré de courbure résultant des propriétés de cette projection ainsi rectifiée. On conçoit aussi comment l'équateur terrestre, ses paralleles, ses deux poles, l'écliptique & tous les autres cercles d'une sphere doivent se projetter par l'interception des rayons visuels sur le plan de projection; le tout doit dépendre de la situation des cercles verticaux, dans le plan desquels l'œil du spectateur se trouvera.

(*a*) $\iota.\vartheta$ exprime le cosinus de la hauteur du pole du point F. C'est ici le quarantieme degré de latitude boréale.

Mais ne pourroit-on pas m'objecter, c'est toujours notre savant Géographe qui parle, qu'en supposant la terre absolument sphérique, les projections les plus géométriques sont toujours fort défectueuses, & ne doivent donner au Géographe que des à-peu-près ? Moi-même j'ai long-tems cru que le rapport des axes de notre globle devoit beaucoup influer sur la configuration d'une carte. Ce fut avec empressement que je fis usage d'une formule que M. Cousin me donna pour construire une grande carte d'Europe dans la supposition que la terre seroit un solide formé par la révolution d'une ellipse autour de son petit axe (*a*). Mais la différence dans la position des lieux, & dans la courbure des paralleles dans les deux différentes hypotheses s'est trouvée tout à fait insensible au compas. De plus la terre est-elle réellement une ellipsoïde ? Un de plus grands Géometres de l'Europe en doute. Plusieurs d'entre eux prétendent qu'elle n'est pas même

(*a*) Cette carte & le mémoire qui l'accompagne viennent d'être couronnés par les suffrages les plus illustres.

un solide de révolution, & que peut-être aucun de ses méridiens ne sont des courbes semblables ; si cela est, quel usage peut-on faire de toutes leurs théories ? Dans des matieres aussi compliquées, nos Philosophes ont coutume de faire des conjectures vagues : l'on donne souvent au public des romans passablement circonstanciés pour les résultats d'une théorie sublime & d'un calcul long & pénible; en raisonnant ainsi, je ne prétends point jetter le moindre doute sur l'ingénieux mémoire de M. Cousin qui a mérité les applaudissemens de plusieurs membres de notre Academie. Donnez-moi, nous dit-il, pour chaque point de la surface de la terre, le tems qu'un pendule met à faire ses vibrations, & je vous déterminerai la figure de cette planete. L'avantage que cette solution a sur toutes les autres, c'est que la terre n'étant pas même un solide de révolution, il sera toujours possible de connoître exactement la parallaxe de la lune ; ceci regarde les Astronomes. Les Géographes en pourront-ils faire le moindre usage ? Voici ce que ce savant Géometre m'écrivit à ce sujet. « J'ai un moyen

» très-géométrique de projetter sur un » plan un point quelconque de la sur» face de la terre étant donnés sa lon» gitude, sa latitude, & le tems que » le pendule met à faire ses vibra» tions, quoique ma formule différen» tielle ne soit pas du tout difficile » à intégrer ; cependant toutes les » fois qu'il a été question de passer de » la théorie à la pratique le grand nom» bre d'opérations m'a moi-même ef» frayé. Si je ne parviens à les simplifier » je crains fort de ne trouver jamais de » Géographes qui en veulent faire usa» ge ». M. Cousin a cela de commun avec tous ceux qui ont appliqué les grands calculs aux sciences physiques. Après quoi n'est-il pas ridicule de donner au public des cartes calculées d'après la supposition de la terre applatie ? Ne pourroit-on pas dire à ces charlatans : montrez-nous le fondement de toutes vos opérations, s'il est vrai que vous ayez simplifié une théorie qui a tant coûté à nos meilleurs Géometres, pourquoi tardez vous à faire part au public de vos découvertes ? Mais je crois qu'ils seroient même fort embarrassés de définir exactement l'état de la question.

Paſſons maintenant au ſecond article ; il me paroît d'autant plus intéreſſant, que je crois être le ſeul qui, depuis Guillaume Deliſle, ait fait un uſage auſſi direct des obſervations aſtronomiques dans la conſtruction des cartes terreſtres & maritimes.

L'obſervation des aſtres nous offre pluſieurs moyens de déterminer la poſition reſpective des différens points de la ſurface de la terre, ou ce qui revient au même, leur latitude & leur longitude. Le premier problême peut toujours être réſolu très-exactement ; car l'on ſait avec quelle facilité l'on peut obſerver ſur terre comme ſur mer le lever & le coucher des aſtres, leurs hauteurs méridiennes & leurs diſtances au zenith. Il y a cependant une cauſe phyſique d'erreur qui ſuit exactement la variation de l'atmoſphere, & qu'il n'eſt pas toujours poſſible d'éviter : l'irrégularité de la réfraction fait que nous ne connoiſſons qu'à deux ou trois minutes près, la latitude de pluſieurs villes où même l'on obſerve aſſiduement. Le ſecond problême eſt ſuſceptible de plus de difficultés : ce n'eſt pas que nous

manquions d'obſervations à faire ; elles ſont même en très-grand nombre, ſurtout depuis qu'aux éclipſes de ſoleil & de lune on a ajouté celles des quatre ſatellites de Jupiter, les paſſages des planetes inférieures ſur le diſque du ſoleil, & les occultations des fixes par la lune ; en un mot, nous avons ſuffiſamment de moyens pour cela ; mais ſont-ils tous également bons ? Les Aſtronomes bien loin de le croire ne s'accordent pas même ſur le choix qu'il en faut faire : car pour ne parler ici que des phénomenes qui arrivent le plus fréquemment, quelques uns prétendent que pour connoître la différence des méridiens il faut préférer les éclipſes des ſatellites de Jupiter. Ce ſeroit bien là mon avis ; je penſe même que le Géographe peut ſe paſſer des trois derniers pour n'avoir recours qu'au premier : c'eſt que cet aſtre étant le plus proche de ſa planete, fait autour d'elle la révolution la plus courte, ſe plonge plus ſouvent & plus promptement que les autres dans le cône d'ombre, & reparoît enſuite avec la même rapidité. Ceux qui cultivent la géographie ne pourront jamais trop marquer leur reconnoiſſance envers M.

Wargentin. Ce savant Astronome a indiqué dans ses tables le moment des immersions & des émersions de ce satellite par un méridien donné à un tel point de précision qu'on peut se dispenser entierement d'observations correspondantes.

L'éclipse d'une étoile ou sa conjonction apparente à la lune me paroît encore un signal plus subit, & d'un usage plus étendu que celles des satellites. Lorsque le ciel est découvert, & que l'on apperçoit la lune, on peut toujours observer ces phénomenes avec de très-courtes lunettes, ou même à la vue simple lorsque l'étoile est fort brillante, & que la partie éclairée du disque lunaire n'est pas assez grande pour la ternir. Il est bien vrai que pour déduire de ces éclipses les longitudes géographiques, on doit les soumettre à des opérations géometriques qui dépendent de quelques élémens peu certains. Outre les latitudes des étoiles qu'on suppose bien connues, il y a de très-grandes difficultés à connoître le mouvement de la lune. C'est aujourd'hui la chose la plus importante qui reste à découvrir dans l'astronomie. On pour-

roit même la considérer quant à présent comme l'une des moins décisives. Nous n'avons point de tables lunaires qui répresentent à une demi-minute près le point du ciel où se trouve cet astre à chaque instant ; & ces tables sont-elles susceptibles de tant de précision ? Il ne s'agit plus ici de celles qui construites moitié sur l'observation, moitié d'après la théorie, donnent parfaitement bien quelques lieux de la lune ; telles sont les tables de M. T. Mayer, que d'ailleurs l'on ne peut trop estimer, & dont j'ai toujours fait usage. Mais ce n'est pas ce dont il est ici question : ce sont des tables dressées sur la seule théorie déduite des loix de la gravitation que nous desirons encore. Cette théorie a paru surpasser jusqu'ici les forces de l'analyse, & les surpassera peut-être encore fort long-tems malgré les efforts redoublés des grands Géometres, qui depuis le commencement de ce siecle s'occupent de ce travail immense.

Parmi les observations des passages des planetes sur le soleil, celles de Mercure de 1743 & 1753, faites à Valence, à Lisbonne, à Madrid, & à Cadix ; le

passage de Venus arrivé en 1761, & observé pareillement à Madrid, à Lisbonne, à Porto, à Coïmbre & à Calatrava, m'ont été d'un très-grand secours. Tout le monde sait avec quelle attention & quel appareil on a observé en France & dans toute l'Europe ce dernier phénomene. La même Académie vit encore une fois plusieurs de ses membres affronter toutes sortes de périls, n'ayant d'autre but que les progrès de l'astronomie. Lorsqu'il a été question de déterminer par ces cartes d'observations la différence des méridiens des lieux où elles ont été faites, je me suis servi d'une méthode géométrique qui m'est propre pour calculer l'effet des différentes parallaxes. Enfin pour les calculs du soleil c'est des tables de l'Abbé de la Caille que j'ai fait usage, parce qu'ayant été dressées & constatées par des observations régulieres, on peut raisonnablement se flater de connoître assez bien le dégré de perfection dont elles sont susceptibles.

Je ne dois point dissimuler qu'avec tous les avantages que le Géographe semble se promettre de l'astronomie,

dans l'état où est actuellement cette science, on ne sauroit répondre de deux minutes de dégré dans les circonstances les plus favorables. Premierement, parce que la marche des planetes resulte du concours de trop d'élémens pour qu'il soit facile de les développer tous à la fois par le calcul direct des meilleures observations. Secondement, parce que ces observations sont toujours sujettes à erreur, quelque soin qu'on prenne, & quelque instrument qu'on employe; ces erreurs sont à la vérité peu importantes dans la pratique de la géographie, & sont même de nature à disparoître aux deux poles. Mais il y a des cas où les erreurs pourroient s'accumuler & devenir dangereuses pour un Navigateur qui se trouveroit dans le voisinage de l'Equateur.

La science doit être regardée comme un édifice auquel tous les savans travaillent en commun. Chacun attaché à quelque partie travaille à la perfection du tout. Ainsi la géographie & la navigation pour arriver au dernier terme de leur avancement, n'attendent plus qu'un Géographe qui sorte de ses limites, & qui soit Astronome & Géo-



metre. Il doit connoître & ſavoir mettre à profit les reſſources de l'analyſe pour démêler l'effet général des élémens, & pour diſtinguer les circonſtances où chacune a ſon plus grand effet ; en un mot il doit être parfaitement inſtruit de tout ce qui peut altérer ou modifier la préciſion du calcul. Il ſuit encore delà qu'il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un recueil aſſez copieux d'obſervations propres à une telle recherche, & dont la multiplicité ſuppléera au dégré de préciſion qui pourroit manquer à chacune. Enfin il ne doit jamais s'arrêter à un dernier réſultat, que lorſque ce réſultat eſt le fruit d'un grand nombre de déterminations particulieres. Pour prendre enſuite un terme moyen entr'elles qui fera évanouir toute inégalité. Il eſt vrai que la théorie des longitudes eſt encore éloignée de ſa perfection ; cependant nous devons être aſſez contens du grand nombre d'endroits qui ſont déterminés ſur le globe. Ce n'eſt plus que du tems qu'on peut attendre & des obſervations ſuffiſantes & la perfection de cette théorie. Diſons cependant que les ſecours qu'on eſt à portée d'en tirer ne-

ſont guere perceptibles dans les petits intervalles; ainſi dans le cas où les déductions aſtronomiques ne quadreroient pas avec les meſures locales & géodéſiques, nous diſpenſons le Géographe de s'y ſoumettre : car ce dernier doit indiſpenſablement examiner & joindre enſemble tous les autres moyens propres à conclure géographiquement les longitudes & les latitudes des lieux par des connoiſſances peu ou nullement dépendantes des obſervations céleſtes. C'eſt par ces motifs que pour établir quelques points eſſentiels dans mes cartes, je n'ai recours aux éclipſes de ſoleil & de lune que dans une extrême néceſſité : il arrive très-ſouvent dans la conſtruction d'une carte des circonſtances ſi étranges qu'on eſt encore heureux de pouvoir recourir à de ſi foibles reſſources; il faut, comme l'on dit, proportionner notre délicateſſe à la multitude de nos beſoins. En un mot, il importe au Géographe de connoître & de pratiquer tous les reſſorts de ſon art chacun avec le dégré de ſûreté qu'il comporte.

Si donc une partie de la géographie eſt fondée ſur la pratique & ſur l'uſa-

ge de dresser des cartes ; cette même pratique a besoin de la théorie & du raisonnement : ils feront saisir tout à coup au Géographe certains rapports généraux qui l'affranchiront d'une infinité d'opérations hazardeuses & inutiles qu'une indolente routine peut rarement éviter ; ils lui permettront de tourner toute son application vers les déterminations décisives qui feront la base & le précis de ses travaux. De la réunion de tous ces moyens ne devons-nous pas espérer une heureuse réforme des cartes terrestres & maritimes ? Le Géographe, homme de génie, qui verra les limites de son art appellera les autres sciences à son secours. Le Géometre établira ses principes, ensuite lui & tous ceux qui cultivent les lettres donneront chacun des vues au Géographe courageux & intelligent pour surmonter les obstacles qu'il aura à franchir.

Je me suis proposé l'union de tous ces moyens dans la construction de ma carte d'Espagne ; & parce que je m'éloigne considérablement des cartes précédentes, je me trouve obligé de rapporter les raisons de ce changement. Un

ARTICLE X.

COMALA. Poëme dramatique, traduit de la langue erse ou celtique.

Nous revenons encore une fois sur la collection de poëmes en langue erse, dont nous avons déja fait connoître plusieurs fragmens; & celui-ci ne sera pas le dernier dont nous donnerons la traduction. Nous savons, & nous l'avons déja dit, que ces poëmes singuliers ne sont pas faits pour intéresser également tous les lecteurs; mais ceux qui aiment à remonter aux sources mêmes des arts & à suivre les premiers pas de l'esprit humain dans les sociétés encore barbares, ont vu avec plaisir ces monumens curieux de l'enfance de la poésie.

Le poëme dont on va lire la traduction n'est peut-être pas le plus intéressant dans les détails, de ceux qui nous restent à faire connoître; ce n'est que par sa forme dramatique qu'il nous a paru mériter la préférence. C'est l'ébauche d'une tragédie, ébauche

informe & grossiere, sans plan, sans préparations, sans développemens, en un mot sans art, mais non sans intérêt. On y trouvera un sujet vraiment tragique, une exposition, un nœud, un dénouement, des incidens, & tout cela renfermé dans le plus petit espace.

Le fond de ce poëme est entierement historique & fondé sur une tradition connue. Comala, fille de Sarno, Roi d'Inistore ou des isles Orkney, s'étoit éprise pour Fingal, fils de Comhal, & sa passion étoit si violente qu'elle se déguisa en jeune homme & suivit Fingal dans ses guerres. Elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des guerriers de Fingal, dont elle avoit dédaigné l'amour. Le Roi fut si touché de la beauté & de la passion de Comala, qu'il étoit à la veille de l'épouser, quand on vint lui annoncer la nouvelle de l'invasion de Caracul. Fingal marcha au-devant de son ennemi, accompagné de Comala. Il la laissa sur une colline lorsque les deux armées en vinrent aux mains, & il lui promit de venir la rejoindre dès la nuit même, s'il survivoit à la bataille. Fingal rem-

porte la victoire, il envoye Hidallan pour annoncer son retour à Comala; celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui dit que le Roi a été tué dans le combat. Tandis que Comala se livre à toute sa douleur, Fingal arrive, se présente à elle; elle n'ose en croire ses yeux, son ame ne peut soutenir ce passage trop rapide de la douleur la plus amere au plaisir le plus vif; elle expire aux yeux de son amant, de l'excès de sa joie. Le Poëte a conservé fidelement tous les traits de l'histoire. Les personnages qu'il a fait parler sont Fingal, Hidallan, Comala, Melilcoma & Dersagrena, filles de Morni, & des Bardes. En lisant notre traduction, on trouvera peut-être que ce petit poëme ressemble plus à un dialogue qu'à un drame; mais les lecteurs qui se représenteront bien le lieu de la scene, l'entrée successive des personnages, le mêlange des chants & du récit, s'appercevront que l'action ne manque ni de spectacle, ni de variété, ni de mouvement. Au reste l'invention des premiers drames ne nous paroît pas supposer de grands progrès dans la poésie; c'est une imitation très-sim-

ple, qui a dû se présenter à l'esprit des premiers Poëtes : on en trouve l'exemple & la preuve chez plusieurs Nations sauvages, qui dans leurs fêtes exécutent des especes de récits à plusieurs interlocuteurs, entremêlés de chœurs & de musique.

Nous ajouterons ici que ce poëme jette quelque jour sur l'antiquité des compositions d'Ossian ; car le Caracul dont il y est fait mention paroît être Caracalla, fils de Severe, qui en 211 entreprit une expédition contre les Calédoniens.

DERSAGRENA.

LA chasse est finie ; on n'entend plus d'autre bruit sur Ardven que le murmure du torrent. . . Fille de Morni ! viens des rivages de Crona, mets bas ton arc & prens la harpe. Que la nuit descende avec nos chants, & que notre joie retentisse sur Ardven.

MELILCOMA.

La nuit descend, fille aux yeux bleux ! la nuit sombre s'étend le long de la plaine. J'ai vu un daim près du

ruiſſeau de Crona; il reſſembloit dans l'obſcurité à un tertre couvert de mouſſe; mais bientôt je l'ai vu bondir. Un météore jouoit à-travers ſes cornes branchues, & les faces redoutables (*a*) des tems anciens paroiſſoient du ſein des nuages de Crona.

DERSAGRENA.

Ah! ce ſont les ſignes de la mort de Fingal. . . . Le Roi des boucliers eſt tombé, & Caracul triomphe! Leve-toi, Comala, ſors de tes rochers, fille de Sarno, leve-toi dans les larmes! Le jeune guerrier de ton amour eſt tombé, & ſon ombre erre déja ſur nos collines.

MELILCOMA.

C'eſt là qu'eſt aſſiſe Comala déſolée! Deux chiens gris ſecouent près d'elle leurs oreilles hériſſées, & reſpirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repoſe ſur ſon bras, & le vent de la montagne joue

---

(*a*) *Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ*
Numina magna Deûm. Virg.

dans ses cheveux. Elle tourne ses yeux bleus vers les champs de son espérance. . . Où es-tu, ô Fingal! car la nuit s'épaissit autour de moi?

COMALA.

O Carun (a)! pourquoi vois-je tes eaux rouler dans le sang? Le bruit de la bataille s'est-il fait entendre sur tes bords? Dort-il, le Roi de Morven?.. Leve-toi, ô lune! fille du firmament! regarde du sein de tes nuages, afin que je puisse voir l'éclat de son acier sur les champs de sa promesse! . . . ou plutôt que le météore qui porte les ombres de nos peres pendant la nuit, fasse briller sa lumiere rougeâtre, pour me guider vers mon héros tombé!... Qui me défendra contre la douleur? qui me défendra contre l'amour d'Hidallan? . . . . Comala regardera long-tems avant de voir Fingal au milieu de son armée, brillant comme le rayon du matin à travers le nuage pluvieux.

(a) Cette riviere porte encore le nom de Carron, & tombe dans le Forth, à quelques milles au nord de Falkirk.

HIDALLAN.

HIDALLAN.

Roule ſur les ſentiers du chaſſeur, brouillard du ſombre Crona ! dérobe ſes pas à mes yeux, & que je ne me reſſouvienne plus de mon ami. Les combattans ſont diſperſés, & les pas des guerriers ne ſe preſſent plus autour du bruit de ſon acier. O Carun ! roule tes flots de ſang, car le Chef du Peuple eſt tombé.

COMALA.

Qui eſt tombé ſur les bords verdoyans de Carun, ô fils de la nuit nébuleuſe ? Etoit-il blanc comme la neige d'Ardven ? éclatant comme l'arc de la pluie ? Sa chevelure étoit-elle comme le brouillard de la colline, douce & bouclée aux rayons du ſoleil ? Etoit-il dans le combat terrible comme le tonnerre du ciel ? agile comme la chevre du déſert ?

HIDALLAN.

O que ne puis-je voir ſon amante panchée ſur ſon rocher ! ſon œil rougi, obſcurci par les larmes, & ſa joue

colorée, à moitié cachée dans ses cheveux! Souffle, doux zéphir, & souleve la chevelure pesante de cette fille, afin que je puisse voir son bras blanc & la joue aimable de sa douleur!

COMALA.

Le fils de Comhal est-il donc tombé, messager de nouvelles funestes?.. Le tonnerre roule sur la montagne!.. l'éclair vole sur ses aîles de feu! mais ils ne peuvent effrayer Comala, car son Fingal n'est plus. Parle, messager de nouvelles funestes, est-il tombé celui qui brisoit les boucliers?

HIDALLAN.

Les Nations sont dispersées sur leurs collines, car elles n'entendront plus la voix de leur Chef.

COMALA.

Que le malheur te poursuive dans tes plaines, Roi du monde! que la destruction t'assaillisse! que tes pas vers le tombeau soient en petit nombre, & qu'une seule vierge te pleure! qu'elle soit, ainsi que Comala, livrée aux lar-

mes dans les jours de ſa jeuneſſe ! . . Pourquoi m'as-tu dit, Hidallan, que mon héros eſt tombé ? J'aurois eſpéré quelque tems ſon retour ; j'aurois cru l'appercevoir ſur le rocher éloigné ; la forme d'un arbre auroit pu me tromper ; j'aurois penſé reconnoître le ſon de ſon cor dans le vent de la montagne. . . . O que ne ſuis-je ſur les bords de Carun, pour réchauffer ſa joue de mes larmes !

HIDALLAN.

Il n'eſt point couché ſur les bords de Carun ; les guerriers élevent ſa tombe ſur Ardven. Brille ſur eux, ô lune, à-travers tes nuages ! que tes rayons étincelent ſur ſon ſein, afin que Comala puiſſe le voir encore dans l'éclat de ſon armure.

COMALA.

Arrêtez, ô vous, fils du tombeau, juſqu'à ce que j'aye vu encore mon amant ! Il m'a laiſſé ſeule à la chaſſe ; j'ignorois qu'il alloit à la guerre. Il diſoit qu'il reviendroit avec la nuit, & le Roi de Morven eſt déja revenu...

Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il tomberoit, enfant timide du rocher ? Tu l'avois vu dans le ſang de ſa jeuneſſe, & tu ne l'as pas dit à Comala.

MELILCOMA.

Quel ſon ſe fait entendre ſur Ardven ? Quelle eſt cette lumiere qui brille dans la vallée, qui s'avance vers nous, ſemblable à la force des torrens quand leurs eaux amoncelées étincelent aux rayons de la lune ?

COMALA.

Quel autre ſeroit-ce que l'ennemi de Comala, le fils du Roi du monde ? O, eſprit de Fingal ! viens, dirige du milieu de ton nuage, dirige l'arc de Comala ; qu'il tombe comme le lievre du déſert ! . . . Mais, c'eſt Fingal, accompagné de ſes eſprits ! . . . Pourquoi viens-tu, mon amant, effrayer ainſi & charmer mon ame ?

FINGAL.

O vous, Bardes du chant ! célébrez les guerres de Carun. Caracul a fui devant mes armes, à travers les champs

de son orgueil. Il se tient loin de moi, semblable à un météore qui enveloppe un esprit de nuit, lorsque les vents le chassent sur la bruyere & que les sombres forêts réfléchissent sa lumiere à l'entour. . . . J'entends une voix semblable aux zéphirs de mes collines! est-ce la chasseresse de Galmiel, la fille de Sarno, dont les mains sont blanches comme la neige? Sors de tes rochers, mon amante, que j'entende la voix de Comala.

COMALA.

Emporte-moi dans la caverne de ton repos, ô fils aimable de la mort! . .

FINGAL.

Viens dans la caverne de mon repos. . . . L'orage a cessé, & le soleil brille sur nos champs. Viens dans la caverne de mon repos, chasseresse du retentissant Cona.

COMALA.

Il revient avec sa renommée; je sens la main droite de ses batailles. . . . Mais il faut que je me repose derriere

le rocher, jusqu'à ce que mon ame se remette de sa frayeur. . . . Que la harpe s'approche ! Elevez vos chants, ô vous, filles de Morni !

DERSAGRENA.

Comala a tué trois daims sur Ardven, & la flamme s'éleve sur le rocher. Venez au festin de Comala, Roi de Morven.

FINGAL.

Et vous, fils du chant, célébrez les guerres de Carun, afin que ma belle aux mains blanches puisse se réjouir, tandis que je verrai le festin de mon amante.

BARDES.

Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie. Les fils de la bataille se sont enfuis; les coursiers ne se laissent plus voir sur nos champs, & les aîles de leur orgueil vont s'étendre sur d'autres terres. Désormais le soleil se levera en paix, & les ondes descendront avec la joie; les cris de la chasse se feront entendre, & les boucliers

resteront suspendus dans la salle. Notre plaisir sera dans les guerres de l'Ocean & nos mains se rougiront du sang de Lochlin. Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie; les fils de la bataille se sont enfuis.

MELILCOMA.

Descendez d'en-haut, brouillards légers, & vous, rayons de la lune, élevez son ame.....La fille est étendue pâle sur le rocher ! Comala n'est plus.

FINGAL.

Est-elle morte la fille de Sarno ? La belle au blanc sein qu'avoit choisie mon amour, viens me visiter sur mes bruyeres, Comala, quand je reposerai solitaire aux bords des ruisseaux de mes collines.

HIDALLAN.

Elle a donc cessé, la voix de la chasseresse de Galmiel ? Pourquoi ai-je troublé l'ame de la belle ?... Oh, quand te verrai-je avec joie à la chasse des biches brunâtres ?

FINGAL.

Jeune homme au regard ſombre, tu n'aſſiſteras plus aux feſtins de mes ſalles ! tu ne ſuivras plus ma chaſſe, & mes ennemis ne tomberont plus ſous ton épée.... Conduiſez-moi vers la place de ſon repos, afin que je puiſſe voir encore ſa beauté..... Elle eſt couchée pâle ſur le rocher, & les vents froids agitent ſa chevelure ; leur ſouffle fait raiſonner la corde de ſon arc, & ſa fleche s'eſt briſée dans ſa chûte. Elevez les louanges de la fille de Sarno & donnez ſon nom aux vents des montagnes.

BARDES.

Voyez les météores rouler autour de la belle. Les rayons de la lune élevent ſon ame. Autour d'elle paroiſſent du ſein de leurs nuages les faces redoutables de ſes peres, Sarno à l'œil ſombre & Fidellan aux yeux enflammés. Quand s'élevera ta main blanche ? quand ta voix ſe fera-t-elle entendre ſur nos rochers ? Les filles te chercheront ſur la bruyere, mais elles ne te trouveront pas. Tu les viſiteras



quelquefois dans leurs ſonges, & tu apporteras la paix à leur ame. Ta voix retentira long-tems à leurs oreilles, & elles ſe reſſouviendront avec joie des ſonges de leur ſommeil.....Voyez les météores rouler autour de la fille, & les rayons de la lune élever ſon ame.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

COSMOGRAPHISCHE nachrichten und ſandlungen, &c.

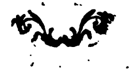
« RELATIONS & collections coſ-
» mographiques, recueillies par les
» Membres de la Société coſmo-
» graphique. A Vienne en Autriche
» & à Nuremberg, chez les Héritiers
» d'*Homanns*. Ouvrage dédié à l'Em-
» pereur François I. Grand *in*-4°.
» Premier volume, premiere partie,
» 419 pages, ſans l'épître & la pré-
» face, & ſept planches en taille
» douce ».

LE titre ſous lequel cette Société s'annonce, déſigne ſuffiſamment l'objet qu'elle ſe propoſe. Tous les gens de Lettres connoiſſent les efforts qu'ont faits en Allemagne les Homanns,

pour perfectionner la géographie.

La nouvelle Société porte ses vues encore plus loin, elle envisage cette science sous les aspects les plus grands & les plus utiles, sur-tout elle fait sentir à quel point elle influe sur la politique & sur le droit des gens; elle expose aux universités où l'on professe ces dernieres sciences, la nécessité & le moyen d'introduire la géographie dans leurs écoles. Un homme célebre avoit déja conçu le même projet & l'avoit exposé dans un de ses ouvrages périodiques.

Nos Savans s'attachent particulierement à cette partie de la géographie, qui a rapport à l'histoire sacrée, & ils ne doutent pas que leurs recherches ne leur fournissent de nouvelles armes contre les prétendus esprits forts. Nous donnerons dans la suite une idée plus étendue du travail de cette utile Société.



ESPAGNE.

MADRID.

I.

CARTA con noticias circunstantiadas de la rebolucion acaecida en Petiersburgo, &c.

« LETTRE contenant les détails & » les circonstances de la révolution » arrivée à Petersbourg, & des » moyens pris pour détrôner l'Em- » pereur Pierre III. & déclarer Sou- » veraine de toutes les Russie l'Im- » pératrice Catherine II. sa femme ».

CETTE lettre se vend chez Dom *François-Manuel de Mena.*

II.

LOS diez tomos de la Geographia historica universal, &c.

« GÉOGRAPHIE historique univer-

» selle, par le Pere *Pedro Murillo*
» *Velarde*, Jésuite ».

On trouve cet ouvrage chez *Angel Corradi*.

I I I.

EL Plan y Mapa general del reyno de Portugal, &c.

« PLAN & Carte générale du Portu-
» gal, contenant la description de
» ce royaume, ses villes, bourgs &
» villages, ses évêchés, la succes-
» sion de ses Rois, & autres obser-
» vations curieuses ».

I V.

CARTA primera, y segunda, repuesta de orta, examen e impugnacion de la doctrina que expone y defiende el M. R. P. Fr. Antonio de S. Joachin, *&c.*

« DIFFÉRENTES lettres du Docteur
» D. *Joseph-Ignace Dominguez*,
» Chapelain d'honneur de Sa Ma-

» jeſté Catholique, & Pénitencier
» de la Chapelle ».

L'auteur examine & combat la doctrine expoſée & défendue par le Pere Fr. Antoine de S. Joachim, Carme Deſchaus, dans un ouvrage où celui-ci décide ce en quoi les Religieuſes doivent être ſoumiſes à leurs Prélats, tant au for intérieur qu'au for extérieur & civil. Le Docteur Dominguez a ajouté une apoſtille en réponſe à un autre ouvrage du P. Fr. Manuel Pinillos, de l'ordre de S. Auguſtin.

V.

EXAMEN pharmaceutico, galenico, chymico e hiſtorico, &c.

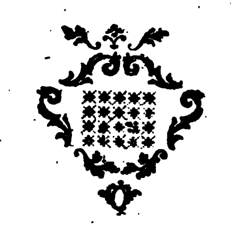
« EXAMEN pharmaceutique, galé-
» nique, chymique & hiſtorique.
» Par D. *François Bihuega*, Apo-
» thicaire de la Cour ».

Ce livre ſe vend dans toutes les villes d'Eſpagne.



MALTE.

ON prépare ici une nouvelle édition des poëmes du célebre Campaille, *l'Adam* & *l'Apocalypse*. M. Mazarelli, Professeur de Belles-Lettrés, se propose d'y insérer des remarques très-étendues. L'érudition, l'esprit & le goût, qui jusqu'à présent ont caractérisé les productions de cet habile homme, ne nous permettent pas de douter que ces remarques ne soient également instructives & piquantes.



POLOGNE.

VARSOVIE.

COMPENDIUM politicum, seu brevis dissertatio de variis Poloni Imperii vicibus, in qua reipublicæ sive libertatis, necnon in Comitiis vetandi juris origo, progressus & status præsens novâ methodo inquiruntur, &c.

« ABRÉGÉ politique, ou courte dis-
» sertation sur les vicissitudes de
» l'Empire Polonois, où l'on traite
» d'une maniere nouvelle de l'ori-
» gine, des progrès & de l'état pré-
» sent de la république ou de la
» liberté, ainsi que du droit du
» *Liberum voto*. In-8°. pag. 169 ».

L'Auteur de cette dissertation envisage le gouvernement de la Pologne sous les trois formes qui l'ont caractérisé en différens tems : comme monarchique, depuis le regne de *Lech* jusqu'à *Casimir le Grand*, ce qui forme

l'intervalle de 786 ans; comme arif-tocratique, depuis Cafimir le Grand jufqu'à la feptieme année de Cafimir IV. c'eft-à-dire pendant l'efpace de 118 ans; enfin comme démocratique, depuis l'an 1454, tems où les Députés des Palatins ont eu le droit de voter dans les Dietes. L'ouvrage eft de peu d'étendue, mais il eft écrit avec beaucoup d'élégance & de clarté.



SUISSE.

ESSAI sur la façon de se conduire & de se guérir soi-même dans les maladies les plus dangereuses. Par M. le Docteur Langhans. *Berne, 1762, en allemand.*

CEt ouvrage est divisé en quatre volumes, dont deux seulement ont vu le jour. Dans le premier l'auteur traite des fievres & des inflammations du sang; dans le second, des maladies de la tête, de la poitrine, du ventre, des nerfs, & du scorbut. M. Langhans s'est sur-tout attaché à décrire d'une maniere exacte & lumineuse les principales maladies & les remedes qu'elles demandent; de sorte qu'au moyen de ce seul ouvrage, un malade pourroit très-bien s'administrer lui-même, sans avoir besoin de recourir au Médecin. L'auteur, un des meilleurs éleves du célebre M. de Haller, est au nombre des premiers Médecins pensionnaires de la ville & république de Berne, & s'est déja acquis une réputation distinguée.

ANGLETERRE.

A synopsis or general view or the Worfs of Plato[1], &c.

« IDÉE sommaire des œuvres de Pla-
» ton. Par M. *Floyer Sidenham.*
» Chez *Nourse* & *Sandby* ».

CE volume renferme la traduction du dialogue sur la Poésie intitulé *Io* & du dialogue sur le *beau*, connu sous le nom de *grand Hippias*.

Les remarques dont M. Sidenham accompagne le texte de la traduction, prouvent qu'il est aussi bon Grammairien que savant antiquaire. Mais sa version est trop littérale : elle manque souvent de clarté & toujours d'élégance : il semble n'avoir voulu traduire que les mots. Jamais il ne fait sentir le sublime de Platon.



ITALIE.

DELLA vocazione e professione religiosa d'un figlivolo unico di genitori poveri, questione canonica, &c.

« QUESTION canonique touchant la » vocation & la profession reli- » gieuse d'un fils unique, né de » parens pauvres. Par M. *Grosar*. A » Lucques, 1760 ».

UN jeune homme, appellé *Castellani*, avoit abandonné sa famille & s'étoit fait Capucin. Ses parens réduits à une indigence extrême, le réclamerent comme leur unique appui : le jeune homme résista à leurs instances, & se hâta de faire profession. On prouve dans ce petit ouvrage que la vocation de Castellani ne venoit point d'en-haut : les Capucins se sont vus obligés de lâcher leur proie; les vœux ont été déclarés nuls.

Fin du Journal de Septembre.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

